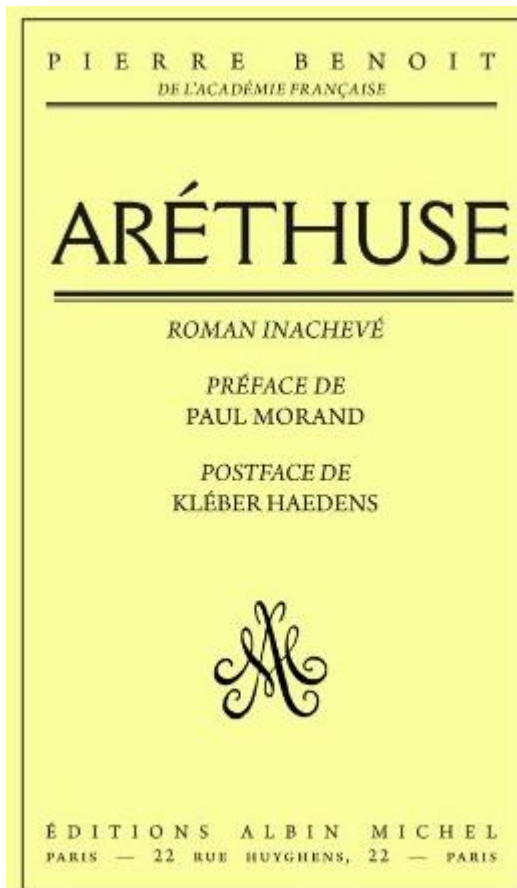




Pierre Benoit

ARÉTHUSE

Roman inachevé

(1963)

Table des matières

I	3
II.....	23
III	40
IV	61
V.....	81
VI	101
À propos de cette édition électronique.....	103

I

— Aréthuse ! Est-ce là ton vrai nom ?

— Pourquoi voudrais-tu que ce ne fût pas là mon vrai nom ?

— Je ne sais pas. Peut-être parce qu'il y en a de plus simples.

Elle sourit, de ce sourire qui ne devait presque jamais la quitter.

— Admettons. Qu'il y en ait ou non de plus simples, toujours est-il que c'est celui qui m'a été donné par des gens qui devaient savoir ce qu'ils faisaient, en l'espèce mon père et ma mère. Et il y a une chose qui est également certaine, c'est que je n'ai jamais éprouvé le besoin d'en changer.

Ce fut à mon tour de lui sourire.

— Sans doute n'ont-ils pas eu tort. Sans compter que tu auras probablement le temps, d'ici Marseille, de m'expliquer pourquoi ce singulier prénom a été choisi à ton intention.

Elle eut son haussement d'épaules habituel.

— Tu y tiens vraiment ? On tâchera de te satisfaire. Mais cette fumée, là-bas, au ras des flots, n'est-ce pas celle du Stromboli ?

— C'est celle du Stromboli, en effet. Bravo pour quelqu'un dont on peut croire que c'est la première fois qu'il accomplit ce voyage !

— T'ai-je dit que c'était la première fois ? Ai-je prétendu également qu'Aréthuse ne fût pas un prénom singulier ? Ré-servons la question, si tu veux bien, puisque nous disposons de trois bonnes journées avant notre arrivée à Marseille. Toi qui es si observateur, ne t'es-tu pas avisé d'un détail, c'est qu'il y a au bar de ce paquebot un excellent whisky. Tu n'attends pas que ce soit moi qui t'en offre un, n'est-ce pas ?

Il y avait quelque chose de moins naturel encore que le prénom de la jeune femme. Se connaissant depuis à peine une semaine, elle et son compagnon se tutoyaient. Ce n'était même pas lui qui avait pris les devants. Eût-il assumé cette initiative, d'ailleurs, qu'il savait bien qu'elle se serait gardée de protester.

Rien n'était clair, qu'on le voulût ou non, dans leur situation réciproque. D'ici à Marseille, il est vrai, tout aurait le temps de se préciser. Sans aller au-devant des confidences, Charles – tel était en effet son propre prénom – n'avait que bien peu de choses à dissimuler.

Quant à sa compagne de voyage, étrange, oui, elle l'était, et les heures qui allaient sonner, il en avait le pressentiment, ne seraient point faites pour dissiper un mystère au fond duquel il lui semblait sentir déjà comme une sorte de fatidique tendresse s'épanouir.

— Débarrassons-nous de notre whisky, pour saluer au passage le Stromboli qui ne va plus tarder maintenant à apparaître, lui et tout son flamboiement ! ordonna Aréthuse.

Charles ne mit aucune difficulté à la suivre.

Il pouvait être onze heures du soir. Les dernières lueurs du volcan rougeoyaient dans la nuit opaque. Le dîner du soir achevé, Charles Richter, qui ne quittait plus désormais la jeune femme, l'avait accompagnée à tribord sur le pont, étant allé lui-même chercher la chaise longue sur laquelle elle avait manifesté le désir de s'étendre.

— Me permets-tu de te tenir compagnie ? avait-il demandé avant de partir à la découverte d'une seconde chaise de pont.

Elle avait ri.

— Tu ne voudrais vraiment pas que je te l'interdise. Si tu as bon sommeil, tant mieux pour toi. Il m'arrive en effet de parler toute seule dans la nuit. Tu ne seras tenu de me répondre que si tu le veux bien. Puisque nous avons décidé de manière si naturelle de nous tutoyer, ce n'est point pour nous gêner entre nous, ne crois-tu pas ?

Elle ajouta :

— Il ne nous reste d'ailleurs que si peu d'heures à passer ensemble !

N'y avait-il point comme une nuance de regret dans cette dernière phrase ? Si peu présomptueux qu'il fût, il ne put s'empêcher d'en avoir l'impression.

— Comment t'est-il venu à l'idée de t'installer à Chtaura, chez les Massabki ?

Il faillit lui répondre : « Et toi ? » Mais leur intimité n'était-elle pas encore de trop fraîche date pour qu'il pût se permettre... ? Bref, il n'osa pas. Il se contenta de répondre :

— Comment ? Mais tout naturellement ! Au hasard de mes pérégrinations à travers le Liban. Et puis, Michel est si gentil ! Et Rose, donc. Ce sont de véritables amis que je me suis faits là. Et toi aussi, je pense.

Elle secoua la tête d'un air sombre.

— Moi, dit-elle, je n'ai pas d'amis.

— Miss Burke ! Miss Burke !

— Je suis ici, qu'y a-t-il ? demanda Aréthuse, dont il est peut-être temps de mentionner que c'était là le nom, un nom auquel l'occasion, il est vrai, sera si peu fréquente de faire appel.

— Ici, le Second Capitaine Claude. Nous allons, chère mademoiselle, être probablement gratifiés de ce qu'il est, en termes maritimes, convenu d'appeler un assez joli coup de tabac.

— Et alors ?

— Et alors le Commandant m'a chargé de faire savoir, aux passagers qui peuvent se trouver encore sur le pont, l'intérêt qu'ils pourraient avoir à réintégrer sans plus tarder leurs cabines.

— Je vous remercie, Capitaine, dit Aréthuse, et ne manquerai pas de tenir compte de votre conseil.

Et désignant son compagnon :

— Je pense qu'il s'applique également au commandant Richter.

Si le pont n'avait pas été plongé de plus en plus dans les ténèbres, elle aurait vu sans doute le Capitaine Claude sou-

rire. Il devait se dire que Richter aurait, le cas échéant, l'âge de se tirer d'affaire tout seul.

— Le Commandant, se borna-t-il à répondre, est assez galant homme pour admettre que nous ayons commencé par nous préoccuper des dames.

— Il est certainement de cet avis, dit-elle. Aussi j'estime ne pas risquer grand-chose en continuant à demeurer sous sa protection.

Le Capitaine Claude s'étant incliné et les ayant quittés, Aréthuse et Richter continuèrent à n'échanger que peu de paroles.

— Si les choses se gâtent trop sérieusement, nous aurons toujours la ressource du bar qui, lui, a eu le bon esprit de demeurer ouvert, dit la jeune femme, après être allée elle-même s'en assurer.

Elle ajouta :

— À moins, toutefois, que tu n'aimes mieux aller te coucher.

Il y avait là une impertinence qui ne méritait même pas une réponse. À quoi songeait Charles ? À la singulière vengeance que les événements, il en était sûr, n'allaient plus tarder à lui fournir. De quelle façon ces représailles se résoudraient-elles à se manifester ? Sous forme de trombes d'eau balayant le pont, et contre lesquelles Aréthuse se trouvera bien vite dans l'impossibilité de lutter.

— Peut-être pourrions-nous, momentanément, nous en aller demander asile au bar ? proposa-t-elle.

— Je crois, en effet, que ce serait le parti le plus sage ! approuva son compagnon, avec la plus parfaite impassibilité.

Il ajouta :

— À condition, bien entendu, que celui-ci soit encore ouvert.

Il avait eu raison de se méfier. Ce fut en effet devant une porte close qu'ils se trouvèrent.

Aréthuse frappa du pied.

— Le mieux, dans ces conditions, ne serait-il pas de regagner nos cabines ? dit Charles, qui n'avait jamais paru aussi calme.

Aréthuse eut un ricanement :

— Il y a malheureusement une chose que tu oublies.

— Laquelle ?

— C'est que nous avons au préalable à parler de la manière dont il nous faut organiser notre emploi du temps de demain.

— Je ne l'ai pas oublié. C'est une question que nous allons avoir en effet à débattre, le plus tôt possible. Parle donc. Quelle que soit ta décision, je m'y rangerai.

— À merveille. À moi donc d'assumer la responsabilité. Donne-toi tout simplement la peine de me suivre.

— Je ne demande pas mieux.

Il était déterminé à ne s'étonner de rien. Ce ne fut pas tout de même sans une certaine surprise qu'il constata que

la cabine où l'avait amené Aréthuse n'était autre que celle de la jeune fille ; l'une des deux cabines de luxe du paquebot.

— Entre ! ordonna-t-elle, ayant fait jouer la serrure.

Force était bien de le reconnaître. On se trouvait plus confortablement là que sur le pont. Il obéit donc à l'ordre de sa compagne. Avait-il d'ailleurs autre chose à faire, étant donné le tour qu'étaient en train de revêtir les événements ?

— Nous ne sommes pas restés bien longtemps à la pluie, constata-t-elle. Assez toutefois pour être contraints de nous débarrasser, sans plus attendre, de nos imperméables. Voici une penderie où tu vas me faire le plaisir de commencer par accrocher le tien. Tu auras soin de ne pas le laisser ici tout à l'heure, quand tu t'en iras. Eh bien, quoi ? L'on dirait vraiment que tout ce qui t'arrive est extraordinaire ! Et puis, d'abord, assieds-toi, je t'en prie. À présent, que préfères-tu ? Whisky ou champagne ? Ah ça ! Qu'est-ce que tu marmonnes ?

Il ne marmonnait rien du tout. Il se bornait, tout simplement, à prendre le parti de rire.

— Mon regret est immense, dit-il, d'avoir mis tellement de retard à te rencontrer. Les gens mentent, vois-tu, qui prétendent que le temps perdu ne se regagne jamais.

— Je suis un peu de leur avis, dit-elle, non sans gravité. Mais dès demain nous nous arrangerons de façon à démontrer la fausseté du proverbe. En attendant, champagne ou whisky ? t'ai-je demandé. Vas-tu te décider, oui ou non, à me répondre ?

— Champagne, donc, si tu veux bien, ma chérie.

Les résolutions qu'ils devaient être amenés à prendre, au cours de cette bizarre nuit sans sommeil, avaient eu pour conséquence de les forcer à ne pas faire la grasse matinée.

C'était à huit heures du matin que leur paquebot avait jeté l'ancre dans le port de Naples. Ils en repartiraient à six heures du soir, le même jour, à destination de Marseille. Au cours de cette première journée, on allait constater qu'ils n'avaient pas eu de temps à perdre.

L'espèce de culte que Charles était destiné à vouer à son aventureuse compagne n'irait sans doute qu'en grandissant.

Sur le quai de Naples, ils étaient attendus par un curieux petit vieillard, qui commença par baiser avec ferveur la main d'Aréthuse.

— L'officier français que voici, lui dit-elle alors en désignant Charles, n'a, hélas ! pas connu mon père. Si nous avions la chance de posséder encore le commodore Burke, ce serait pour qu'il t'enjoignît de déférer à n'importe quel ordre du commandant Richter, devant qui tu viens d'avoir l'honneur de t'incliner.

On peut imaginer l'attention que Richter ne manquait plus de prêter au moindre des propos d'Aréthuse. Telle fut la façon dont il apprit que le père de la jeune fille était mort. Avant peu, il devait savoir quand, et dans quelles circonstances.

Le petit vieillard s'inclina de nouveau, profondément, devant Aréthuse.

— Si Votre Hautesse, dit-il, me permettait de prendre la parole, elle ne serait peut-être pas fâchée d'apprendre quel va être l'emploi du temps de notre journée.

Aréthuse se borna à hausser les épaules.

— Fâchée ! dit-elle, comment le serais-je ? En effet, cet emploi du temps-là n'a-t-il pas été fixé par moi-même ?

Son interlocuteur parut confondu.

— Sans doute ! dit-il. Et mon insistance n'aurait aucune raison d'être, si elle n'avait pas pour but de tranquilliser Votre Hautesse quant à la manière dont ses instructions, heure par heure, auront été respectées.

Richter intervint à ce moment-là, de la façon un peu brutale de quelqu'un qui ne tient pas à donner, malgré lui, l'impression d'être de trop.

— Je n'ai pas, dit-il, une très grande habitude de ce pays. Suffisante, néanmoins, pour me rendre compte que la boutique qui nous fait face correspond à ce que nous sommes convenus en France d'appeler un bureau de tabac.

Avec le même respect que le vieil homme, s'inclinant très bas, il baisa la main de Miss Burke.

— Que Votre Hautesse, dit-il, puisque c'est le titre qu'il est séant de lui donner, ait la bonté de m'accorder cinq minutes, le temps d'aller dans l'établissement que voici réasortir ma provision de cigares. Soyez tranquille, dans cinq minutes, j'ai l'honneur de vous le répéter, je serai de retour.

— Ai-je commis une inconvenance quelconque, vis-à-vis de l'officier qui vient de nous quitter ? demanda non sans inquiétude le petit vieillard, dès que Charles Richter les eut quittés, en direction du magasin de cigares.

Aréthuse sourit. Elle se borna à le rassurer par une légère tape familière, sous le menton.

— Parfait ! C'est ce que tu as été, comme toujours, cher Giovanni ! se borna-t-elle à ajouter.

Elle dit encore :

— Ce serait plutôt à moi de m'excuser, de commencer par éclairer un peu mieux ma lanterne. Cet officier français, pour lequel je n'aurai sans doute jamais assez de prévenances, sais-tu qui il est, où je l'ai rencontré ? Non, ce n'est pas la peine de chercher ; tu t'y évertuerais vainement. Eh bien, je préfère te le révéler sans plus tarder. Dans l'île d'Ortygie, il y a quatre jours, tout bonnement.

Les yeux de Giovanni étincelèrent.

— Dans l'île d'Ortygie ! répéta-t-il. Il fallait donc que ce fût là que Votre Hautesse lui eût donné rendez-vous.

La jeune fille éclata de rire.

— Il ne s'agirait pas de me prendre pour une folle, grand-père. Moi, lui avoir donné rendez-vous dans l'île d'Ortygie ! J'aurais dû commencer par le connaître. Et même alors, aurais-je pu prévoir qu'il serait venu ? Non, non, te dis-je. Il a fallu que je tombe sur quelqu'un qui n'était pas construit sur le même modèle que les autres. Est-ce que tu te rends compte de la confiance totale que j'ai aussitôt été contrainte de mettre en lui ? Mais chut ! Le voici qui revient, avec ses cigares. Pour le moment, trouvons un autre sujet de conversation, veux-tu ?

Que Naples, par certaines matinées d'automne, peut être belle ! On était en automne, précisément.

— Je crois t'avoir mis à peu près au courant de tout ce dont tu vas être témoin, dit Aréthuse à Charles. Néanmoins, si quelque chose venait à te surprendre, ne te gêne pas. Fais-moi le signe que voici. Je te prendrai à part et t'expliquerai...

Elle ajouta :

— Dans quatre jours, à Marseille, il se peut que j'aie à te demander le même service. Mais cela me surprendrait fort. Nous n'aurons vécu jusqu'à présent que bien peu d'heures ensemble. Il me semble qu'elles auront servi suffisamment à ce que rien de secret ne puisse plus subsister entre nous.

Elle marqua une pause.

— Mais voici que quelques-uns de mes amis m'ont aperçue et s'avancent vers nous. Si tu les as oubliés quand je te les nommerai, ce qui m'étonnerait fort, compte sur moi pour te rafraîchir la mémoire.

Elle dit encore :

— Il ne faudra pas que tu sois trop surpris de la déférence qu'ils me témoigneront, en me parlant. Cette déférence, n'oublie pas surtout que c'est au souvenir de mon père, et surtout à celui de mon adorable mère, que je la dois.

De rapides automobiles les conduisirent à une merveilleuse villa au flanc du Pausilippe, l'un des endroits de Naples pour lesquels Charles avait toujours eu une véritable passion. Qui donc aurait pu lui prédire les circonstances dans lesquelles il serait admis à y pénétrer ? Tout le monde ici,

serviteurs ou maîtres, semblait vouer à Aréthuse quelque chose qui tenait de la vénération.

— Avant de nous mettre au travail, proposa-t-elle à Charles, veux-tu que nous commençons par faire le tour des jardins ?

C'eût été le plus cher désir de Richter, qui avait passé presque toutes les journées de ses escales à Naples à errer dans le Pausilippe. Mais il ne voulut tout de même pas donner à ses hôtes l'impression de quelqu'un qui n'a rien vu au cours de son existence.

Il commença donc par procéder avec une habile réserve.

— Faut-il te rappeler que tu es la maîtresse absolue de notre emploi du temps ? Il me semble donc tout de même...

— Tout de même quoi ?

— Avant de nous mettre au travail, comme tu viens si bien de le dire, n'y aurait-il pas de la déférence de ma part à commencer par rendre hommage aux admirables œuvres d'art que je n'ai fait qu'entrevoir en entrant, et qui m'aideront à acquérir l'état d'esprit grâce auquel je pourrai peut-être me rendre de quelque utilité.

Aréthuse s'inclina, faisant de son mieux pour ne point paraître elle-même trop émue.

— C'est la réponse que je souhaitais te voir faire d'avance à ma proposition, se borna-t-elle à dire. Suis-moi donc, et regarde. Tu me parais déjà assez au courant des choses d'ici pour en avoir beaucoup d'autres encore à demander.

Sitôt entré dans la villa, il est bon de savoir que le commandant n'avait point manqué de noter ce qu'il lui était indispensable de voir avant tout. Aréthuse n'en eut pas moins un étrange battement de cœur lorsque, sans aller plus loin, elle le vit s'arrêter devant l'un des deux tableaux qui occupaient la meilleure des places, dans la sorte d'atrium faisant, à l'antique, suite au vestibule.

— Pourrais-je te demander qui est-ce ? demanda-t-il, accompagnant sa question d'une inclination respectueuse.

— Ma mère ! répondit la jeune fille.

Elle ajouta :

— Je présume que tu as pu t'en douter.

Le commandant eut un signe de tête affirmatif.

— En effet ! dit-il. Il m'est rarement arrivé de me trouver devant une ressemblance aussi frappante.

Aréthuse poursuivit :

— Ma mère, Véronique, comtesse de Venasco. Ma mère, qui a eu tout juste le temps de me permettre de naître, avant de monter sur l'échafaud.

Richter se signa.

Aréthuse se tut un instant, puis demanda :

— Veux-tu choquer à nos coupes la tienne, afin de consacrer le caractère définitif du serment qui va nous unir ?

Comment le commandant Richter aurait-il pu avoir la force de ne point se lier par un engagement auquel le pré-

disposait tout ce qu'il pouvait y avoir en lui d'imagination et de mysticisme ?

Miss Burke fit un signe et, s'adressant à chacun des fidèles qui l'entouraient :

— Messieurs, dit-elle, je pense que vous êtes tous de mon avis ?

Un grand silence suivit, qui équivalait à la plus totale des approbations.

— C'est à Ortygie que la destinée a voulu que nous nous rencontrions, dit-elle, désignant Richter.

Puis, s'adressant au vieux valet préposé aux plateaux surchargés de coupes de champagne :

— Beppo ! ordonna-t-elle. Arrange-toi pour n'oublier personne.

Elle-même n'oublia personne non plus, dans les toasts qui furent portés.

— Messieurs, dit-elle alors, vous avez accepté d'être mes invités aujourd'hui. Nous ferons de notre mieux pour que cette journée soit digne à la fois de notre pays et de vous. Le paquebot qui va m'emporter vers le but que j'aurai l'avantage de porter à votre connaissance part ce soir à six heures. Ceux d'entre vous qui auront la possibilité de m'accompagner à bord seront les bienvenus. Je demeure, d'ici là, à la disposition de ceux qui ne le pourront pas. Merci d'avance de la bonté que vous avez eue d'avoir été présents à un rendez-vous que je m'excuse de ne vous avoir donné qu'avec un retard qui n'est pas dans mes habitudes. Ceux qui me connaissent savent que je ne fais pas toujours ce que je veux, n'est-ce pas ? À présent, avant notre déjeuner de

tout à l'heure, je demeure, je le répète, à votre disposition pour toutes les questions que vous auriez à me soumettre.

Et, désignant le commandant Richter :

— Vous me permettrez de commencer par accorder mon attention à notre camarade français.

Que dit-elle dès l'abord à Richter, dans le petit salon où elle l'avait prié de la suivre ? Quelque chose d'une simplicité très émouvante.

— C'est pour la forme, dit-elle, tu le sais bien, que j'ai exprimé le désir de te parler. Tous nos amis t'ont déjà fait confiance. Si tu as tout de même une question quelconque à me poser, ne te gêne pas.

Richter se contenta de lui baiser longuement la main.

— Je suis assez fier, dit-il, d'être à ton entière discrétion. Avoue tout de même une chose.

— Laquelle ? dit-elle, fronçant déjà légèrement le sourcil.

— Eh bien, c'est que je n'ai pas été trop mal inspiré en montant sur un paquebot faisant exceptionnellement escale à Syracuse, et me permettant de connaître Ortygie.

Tour à tour, selon son humeur, comtesse de Venasco ou Miss Burke, Aréthuse trouva que Richter prenait bien aisément son parti de ne s'être, elle et lui, connus que si tard.

— Je me demande même, ajouta-t-elle, si nous allons toi et moi apprécier suffisamment l'instant où nous allons nous retrouver tête à tête ce soir.

— Ce ne sera pas ma faute si nous n’y réussissons pas, ma chérie ! se borna-t-il à lui répondre avec ce calme qu’elle n’était pas loin de considérer un peu comme une manière d’affront.

— Quand je pense à tout le temps que nous avons perdu, qui aurait pu nous permettre d’être bien plus tôt réunis !

— Et si je te répondais, moi, que nous ne devrions avoir que gratitude envers une destinée comme la nôtre ! À l’égard, par exemple, de cette Syrie, de ce Liban qui auraient pu contribuer à nous séparer si longtemps ! Ne trouves-tu pas ?

— Je trouve, puisque tu tiens à le savoir, que tu t’accommodes bien allègrement de tous ces retards. Quand je pense que nous étions toi et moi le même jour dans cette ville, Alep, si tu désires l’appeler par son nom ! Que nous avons toi et moi déjeuné le même jour au même restaurant, à l’hôtel Baron ! Est-ce possible ?

— C’est plus que possible ! C’est certain, malheureusement. Que vois-tu d’extraordinaire dans cette histoire ? Les restaurants n’ont-ils pas été créés de tous temps pour que l’on y déjeune, que l’on y dîne ?

Ils rirent tous les deux. Comment auraient-ils pu faire autrement ? Le paradoxal, dans leur cas, était tout de même qu’une telle discussion trouvait le moyen de se poursuivre, à la table de l’une des sociétés secrètes les plus tragiques non seulement d’Italie, non seulement d’Europe, mais de l’univers, dont le nom, ainsi que celui d’Aréthuse, ne devait être évoqué que trop souvent, tout au long des pages qui vont suivre. Mafia ! Mafia ! L’un des convives de cet étrange déjeuner allait prendre la parole. Il ne fut pas très malaisé de

comprendre qu'il avait eu la précaution de s'adresser à Aréthuse pour obtenir, préalablement, son autorisation.

Aréthuse fit résonner un verre de cristal.

— Le camarade marquis Aldobrandini a la parole ! dit-elle.

Celui-ci se leva.

— La comtesse, notre présidente, dit-il, suivant une mission qu'elle a reçue de notre Comité directeur, part pour Marseille. Pouvons-nous lui demander de nous réunir à son retour, à cette villa du Pausilippe ? Elle ne sera pas étonnée que nous désirions connaître le plus tôt possible les résultats d'une mission dont nul d'entre nous ne saurait déjà s'exagérer l'importance.

Ce fut au tour d'Aréthuse de se lever. Elle parla avec une sorte de simplicité majestueuse.

— Je commencerai, dit-elle, par vous écrire de là-bas, dès que je serai en mesure de vous préciser le temps que durera ma mission. Ensuite...

Elle marqua une pause :

— Ensuite, je vous informerai de la date à laquelle, pour un nouveau compte rendu, je vous donnerai rendez-vous ici.

Le paquebot d'Aréthuse et de Richter devait donc lever l'ancre à six heures du soir. Il n'en était pas tout à fait quatre lorsque la séance de la villa du Pausilippe prit fin. Des voitures avaient été prévues pour conduire à leur navire les deux passagers, ainsi que les amis qui souhaitaient les accompagner. Les dernières heures de la réunion furent loin d'être les moins agréables. Richter eut l'émotion de consta-

ter la grâce et l'autorité dont rayonnait, auprès de tous, cette splendide créature à la destinée de laquelle, il allait de plus en plus s'en rendre compte, son sort était lié désormais.

En ce qui le concernait lui-même, ce fut bien vite que se dissipa la suspicion dont aurait pu être entouré un étranger comme lui.

— Ne va pas si vite en besogne ! lui murmura gaiement Aréthuse, tu finirais par me rendre jalouse, sais-tu bien !

Il rit, lui aussi.

— En France, tu sais bien, toi, que tu n'auras pas grand-chose à faire pour être rassurée à cet égard.

— C'est ce que nous verrons. En attendant, rends-moi le service de délaissier un peu toutes tes beautés napolitaines pour aller au bar retrouver quelqu'un dont je n'ai pas eu beaucoup le temps de m'occuper aujourd'hui.

Il s'agissait du petit Giovanni du matin. On ne s'était guère occupé de lui de toute la journée, en effet.

— Il n'est pas homme à m'en vouloir, dit Aréthuse. Il sait très bien qu'au moment où sonnera la cloche du départ, je trouverai bien le moyen de passer au bar pour l'embrasser. En attendant, remplace-moi auprès de lui. Tu t'apercevras vite que ce n'est pas du temps perdu.

Il se dirigeait déjà vers le bar lorsqu'il s'entendit rappeler par elle.

— Écoute-moi, sans avoir l'air de m'écouter, lui dit-elle.

— J'écoute.

— Et regarde bien sans avoir l'air de regarder. À la rambarde de bâbord, ne vois-tu pas un joli garçon, qui paraît se désintéresser de tout ce qui se passe autour de lui ?

— Oui ! Eh bien ?

— Eh bien, quand tu seras au bar, arrange-toi pour attirer l'attention de Giovanni sur lui, en admettant, ce qui m'étonnerait fort, qu'il ne l'ait pas déjà remarqué.

Quand retentit le second coup de cloche invitant les visiteurs à quitter le bord, tout le dispositif prévu par Aréthuse se trouvait en place. Richter la suivit, lorsque, à sept heures, elle passa dans la salle à manger pour le repas du soir. Jamais la jeune fille n'avait été de si bonne humeur.

— Eh bien ? Et le jeune homme brun ? demanda-t-il. Celui de tout à l'heure, dont j'ai signalé à Giovanni la présence à bord ?

Elle parut tomber des nues.

— Moi ! Je t'ai demandé de parler à Giovanni d'un jeune homme brun ? Tu dois rêver !

Il avait rêvé encore moins lorsque, vers onze heures, le paquebot se trouva dans les parages de Gênes. À ce moment, avec brusquerie, le navire s'arrêta. Il y eut un grand tumulte sur le pont.

— Excusez-moi, Miss Burke ! Excusez-moi, commandant. Un passager tombé à la mer. Dès que j'en aurai le loisir, je viendrai vous mettre au courant.

— Pauvre garçon ! dit Aréthuse. Un Français ? Un Italien ?

Ce ne fut point le Capitaine Claude, mais Richter, déjà allé aux nouvelles, qui lui répondit, d'une assez bizarre façon :

— Un Italien ! À n'en pas douter. Et pourquoi pas, je te le demande, le joli garçon de tout à l'heure ?...

Il poursuivit :

— Dans cette aventure, sais-tu ce qui serait de nature à me surprendre davantage, moi ?

— Et quoi donc ?

— Ce serait que notre petit Giovanni ait eu le loisir de passer la consigne à l'un de ses amis.

Aréthuse se contenta de hausser les épaules.

— Cet ami-là, fit-elle, qui te dit qu'il ne s'est pas arrangé pour l'installer à bord, aujourd'hui même, en prenant tout son temps ?

II

Le paquebot sur lequel Miss Burke et le commandant Richter avaient pris place se nommait le *Théophile Gautier*. C'était un navire affecté à un service régulier, partant de Marseille et y revenant, après avoir accompli le tour de la Méditerranée. Richter s'était embarqué à Beyrouth. Ce fut à Constantinople qu'Aréthuse y monta. Ils n'avaient pas eu encore l'occasion de s'adresser la parole au Pirée. Six jours plus tard, après Syracuse, ils se tutoyaient. Ce fut à cette escale que leur destinée se décida. L'excursion d'Ortygie en fit les frais. C'est en effet à Ortygie que prend naissance la source à laquelle Miss Burke devait son nom. Quoi de plus simple et de plus charmant, tout à la fois ?

Étant entrés dès ce jour-là dans le domaine des confidences, force leur fut de se mettre mutuellement au courant de toutes les navrantes occasions qu'ils avaient laissées échapper, depuis deux années, de lier plus vite connaissance, c'est-à-dire, pour parler franc, de tomber plus rapidement dans les bras l'un de l'autre. Ce fut de la manière la plus naturelle du monde qu'ils se consentirent ce double aveu. Un tel regret devait les poursuivre toute leur vie. En revanche, presque aussitôt, ils prirent l'engagement de faire de leur mieux pour regagner le temps perdu. Très vite, ils se rendirent compte qu'ils n'étaient redevables envers personne de leurs faits et gestes. Quelle chance pour deux êtres de se trouver à même de constater, sans plus tarder, que rien ne les obligeait, d'aussi puérile façon, à passer aussi près du bonheur !

Leurs regrets, qu'on se l'imagine, n'avaient fait que croître, dès qu'ils s'avouèrent que leur rencontre, à bord du *Théophile Gautier*, aurait pu être précédée de tellement d'autres, en des pays comme cette Syrie, ce Liban par exemple, en des circonstances qu'ils ne tardèrent point à se voir contraints de se confier. Merveilleuse aventure qu'aurait pu, que pouvait encore être la leur, à la condition de ne point tricher avec eux-mêmes. Mais presque tout de suite ils eurent la chance d'être débarrassés de ce péril-là. La journée d'Ortygie s'était à peine écoulée, que, le même soir, tandis que s'éteignaient à l'horizon les lumières violettes de Syracuse, ils n'avaient plus à se donner la moindre preuve de leur sincérité réciproque.

— Sachant déjà ce que nous savons, toi de moi, moi de toi, dit Aréthuse avec gravité, il nous faudrait désormais de bien sérieuses raisons pour nous dissimuler quoi que ce fût.

— Je te donne ma parole, dit Charles, d'accepter toujours ton point de vue. Assez de temps gaspillé, n'est-ce pas ?

La jeune fille parut réfléchir.

— Il y a tout de même, finit-elle par dire, certaines choses dont nous n'avons pas le droit de disposer.

— Y en a-t-il beaucoup de semblables, dans ton existence ?

— Je te répondrai si tu commences par me dire s'il n'en existe pas dans la tienne.

— Quelques-unes, oui, évidemment, et auxquelles, pourquoi le nier, je suis bien obligé d'attacher de l'importance.

— Par exemple, si je ne dois pas être trop indiscrete ?

— Eh bien, dit Charles, si je commençais par te révéler que j'appartiens à un métier, à une profession – je cherche en vain le terme exact – où il existe des secrets que je n'ai pas le droit de dévoiler. Mais cela n'a pas l'air de te surprendre outre mesure.

— Non ! car te révélerai-je à mon tour que, dès que je suis montée sur le *Théophile Gautier*, je m'en suis toujours doutée. Ce ne serait pas la peine d'avoir appris que tu arrivais de Syrie, n'est-ce pas ?

Le commandant se mit à rire.

— Mes félicitations ! dit-il. Alors tu t'imagines que tous les officiers français de Syrie et du Liban appartiennent aux Services secrets de là-bas ?

— Tous, non ! dit-elle. Mais toi, oui. En le supposant, qu'est-ce que je risquais ?

— Évidemment. Toi, cependant, tu n'es tout de même pas dans ce cas ?

— Mon cas à moi n'est sans doute pas tout à fait le même ! dit-elle. Mais je ne vois pas, au point où nous en sommes, pourquoi je m'arrêteraïs en si beau chemin.

— Où veux-tu en venir ?

— As-tu, dis-moi, entendu parler d'une société secrète à laquelle, anglaise par mon père, mais italienne par ma mère, j'ai tout de même, écoute-moi bien, l'honneur d'appartenir ?

— Tu m'intrigues ! La Camorra ? La Mafia, peut-être ?

— Oui. La Mafia.

Trois jours ! C'était donc ce qu'il leur restait maintenant avant d'arriver à Marseille. Deux, trois, quatre d'ailleurs, que leur importait, puisqu'ils avaient pris la décision de ne plus se quitter désormais.

— Où en es-tu, de ta carrière ? avait demandé Aréthuse à Charles.

Il avait haussé les épaules.

— Cela t'intéresse ? Très franchement, moi plus du tout.

— Minute, mon ami, minute ! Je ne tiens pas à traîner après moi un garçon qui serait ensuite dans le cas de me le reprocher toute sa vie.

— Sous ce rapport, tu peux être tranquille, je te le jure.

— Qui peut savoir ! Ce qui me rassure, c'est que nous avons déjà examiné la question. De ce prudent tour d'horizon, il résulte que tu as encore à accomplir six mois en Syrie. Personnellement, cela ne me dérange pas du tout, bien au contraire. Je ne t'ai pas en effet caché mon désir de retourner dans ce beau pays, où nous avons commis la sottise, alors que tout nous y prédisposait, de ne pas lier connaissance. Maritalement ou non, je serais folle de joie de revenir avec toi dans ce cher hôtel de Chtaura, pour couvrir

Michel et Rose de la honte de n'avoir pas réussi à nous faire comprendre sans délai que nous étions tous les deux faits l'un pour l'autre. Qu'en penses-tu ?

— Que veux-tu que j'en pense, si ce n'est que tu as toujours raison et qu'en outre il existe un plaisir dont je n'entends pas une minute de plus te frustrer.

— Et lequel, mon Dieu ?

— Mais tout simplement, si tu y consens, de m'embrasser.

— Attends ! J'aperçois le Capitaine Claude. Il tourne depuis un grand moment autour de nous. Il a certainement quelque chose à nous dire. Capitaine, n'ai-je pas deviné ?

— Comme toujours, mademoiselle Aréthuse ! Comme toujours.

— Et peut-on savoir de quoi il s'agit ?

— D'une communication dont j'ai pour mission de vous donner connaissance. Mais, pour cette communication-là, il me semble que nous serions aussi bien au bar qu'ici.

— Je n'y vois pour ma part aucun inconvénient. À ce propos, il vous sera, par la même occasion, peut-être possible de nous dire ce qu'il a pu advenir du pauvre jeune homme tombé hier soir à la mer, non loin des parages de Gênes.

Le Capitaine Claude eut une moue.

— Je vais vous révéler tout de suite ce que je peux savoir à son sujet. Si son cas vous intéresse, et que vous en ayez les moyens, je crois que vous auriez avantage à vous

adresser à quelque haut fonctionnaire de la Mafia, oui, de la Mafia, car l'examen des bagages de ce brave garçon nous a prouvé qu'il n'en avait plus pour très longtemps à vivre.

— Nous sommes à une époque bien troublée, Capitaine ! se contenta de dire Aréthuse.

Et le Capitaine se contenta d'opiner.

— Oui, Miss Burke, à une époque vraiment bien troublée. Et la preuve n'en est-elle pas... ?

Ils utilisèrent, chacun à sa guise, l'instant de silence qui suivit.

— La preuve n'en est-elle pas, Capitaine... ? reprit Aréthuse qui, au cours d'une conversation, laissait rarement à son adversaire la possibilité de se dérober.

— Oui, mademoiselle ! La preuve n'en est-elle pas dans le fait que le pauvre hère, qui a trouvé le moyen de plonger, ou de se faire jeter la nuit dernière dans le golfe de Gênes, se trouvait assis hier, très exactement, à la place que vous occupez maintenant, et où il me semble que je le reverrai toute ma vie ?

— Si nous parlions d'autre chose, voulez-vous ? proposa Richter. Il me semble, en effet, à moi, Capitaine, que nous ne sommes pas venus nous installer ici dans l'unique intention d'évoquer des fantômes.

— En effet, et je m'excuse, mon commandant, de la manière dont j'ai laissé dévier la conversation.

— Il y a certainement beaucoup de ma faute ! dit Aréthuse.

— Admettons, si vous y tenez, mademoiselle. Quoi qu'il en soit, peut-être conviendrait-il maintenant que je m'acquitte de la communication que, s'il vous en souvient encore, j'étais initialement chargé de vous faire, et dont l'importance ne vous échappera certes pas.

Il avait eu, pour souligner ces derniers mots, un sourire sur le sens duquel Aréthuse hésita à se prononcer.

— Vous n'êtes pas sans m'inquiéter quelque peu, Capitaine, dit-elle. Parlez alors, parlez vite, je vous en supplie.

— Eh bien ! voilà. C'est beaucoup plus simple que vous ne paraissez le croire, mademoiselle. Il s'est produit à l'un des moteurs une légère avarie qui ennuie notre chef mécanicien. Il en a rendu compte au Commandant. Celui-ci, après réunion et consultation de son état-major, a décidé que le bâtiment relâcherait en un point quelconque aussitôt que possible, afin qu'il soit procédé à la réparation nécessaire, au demeurant minime, j'y insiste. Cela présente d'autant moins d'inconvénients que cet excellent *Théophile Gautier* était en train de battre ses propres records de vitesse, au point que nous étions en avance sur l'horaire régulier, devant accoster à Marseille après-demain seulement, et que, d'autre part, nous serons demain en face des côtes de Corse. Ce qui me conduit, enfin, à l'essentiel de mon information : le Commandant a choisi, comme lieu de notre escale forcée, mais non forcément désagréable, L'Île-Rousse. En raison de l'estime particulière où il vous tient, vous-même et le commandant Richter, il a voulu que vous en fussiez les premiers prévenus, me demandant d'ajouter qu'un adoucissement notable au déplaisir de l'arrêt vous serait, sans nul doute, procuré par le séjour incomparable que vous offre, à L'Île-Rousse, l'hôtel Napoléon Bonaparte.

À présent, Aréthuse avait compris la signification du sourire de son aimable interlocuteur.

— Mais bravo ! s'écria-t-elle, sur le ton d'un enthousiasme qu'il ne lui était guère habituel d'extérioriser. J'aurais eu à faire de mon plein gré élection d'un endroit pour une telle relâche, que j'aurais désigné, précisément, celui-ci !

— Ne serait-ce, appuya Richter, qu'histoire de goûter ce cru charmant qui a nom le lazari.

Le Capitaine Claude s'était incliné.

— Je suis ravi, plus que je ne saurais l'exprimer, que vous preniez ce contretemps d'aussi bonne grâce et même avec une aussi chaleureuse satisfaction ! En tout cas, sachez bien une chose, c'est que votre approbation va être sans tarder davantage portée à la connaissance du Commandant. Je ne crois pas trahir un secret en vous confiant que sa cave personnelle dispose de quelques flacons de ce lazari auquel, avant l'escale de demain, il va certainement vous convier à rendre hommage.

— Pourquoi ne resterions-nous pas ici ? N'y est-on pas bien ? demanda Charles non sans une certaine mollesse. Chercher midi à quatorze heures, en vois-tu, chérie, la nécessité ?

Le silence d'Aréthuse le mit dans l'obligation d'ajouter :

— Je ne prétends pas, évidemment, y demeurer toute notre vie. Et encore doit-il y avoir des manières de la plus mal employer.

Débarqués le matin à L'Île-Rousse, ils avaient loué une automobile pour aller en promenade jusqu'à Saint-Florent. Puis, de retour à l'hôtel Napoléon Bonaparte, ils avaient pris place dans la salle à manger, à la table retenue pour eux. Il leur semblait qu'ils avaient passé ensemble toute leur existence. Le *Théophile Gautier* ne levant l'ancre qu'à sept heures du soir, une grande journée, merveilleusement vide, s'étendait devant eux.

— Oui, pourquoi ne resterions-nous pas ici ?

Il ajouta :

— Personnellement, rien ne m'appelle à Marseille. Je ne vois pas pourquoi, dans ces conditions...

Le silence d'Aréthuse le contraignit à préciser.

— Et toi ? Qu'en dis-tu ?

Ce fut sur un ton presque douloureux qu'elle lui répondit :

— Moi, tu sais bien que je ne suis pas exactement dans le même cas.

Il y avait un parterre de roses à côté du guéridon où leur café était servi. Il se leva, alla en cueillir une, qu'il lui tendit.

— Pardon ! murmura-t-il en même temps.

Elle lui prit la main et la porta à ses lèvres.

— Pardon ? C'est moi qui aurais dû le dire.

Elle ajouta :

— Que je ne sois jamais, tu m'entends bien, jamais une source de tristesse, d'embarras pour toi.

Ils se regardèrent et sourirent. Tant qu'ils en seraient là, mon Dieu, ils n'auraient pas à se plaindre de la vie. Et quelle raison pouvait-il y avoir pour qu'un changement quelconque intervînt ? Tout cela ne dépendait-il pas d'eux, et de la manière la plus exclusive ?

— À Marseille, dit-il, tu organiseras, bien entendu, tes journées de la façon qu'il te conviendra.

Elle sourit.

— Sous prétexte de jouer les grands seigneurs, tu ne vas pas, j'espère, m'obliger à te remercier tout le temps ?

Il sourit lui aussi.

— Non, pas tout le temps. Mais à l'occasion, un petit peu cependant. Chaque fois que tu jugeras, toi-même, que je l'ai mérité, par exemple.

* *
* *

Intendant des Messageries Maritimes, et, comme tel, surveillant le service de la nourriture à bord des navires de cette compagnie, Dominique Gromanti exerçait ses fonctions à bord du paquebot *Leconte de Lisle*, alors que son ami Louis Paggi assurait les siennes à bord du paquebot *Maréchal Joffre*.

Quand ils n'étaient pas en mer, ils habitaient Marseille, le premier 232, chemin du Roucas-Blanc ; le second, 63, boulevard de la Major. Le commandant Richter ne manquait jamais de les prévenir de son passage, afin d'en avoir au moins un à déjeuner avec lui. C'est ainsi qu'il eut la chance de les trouver présents tous les deux, lors de l'arrivée du *Théophile Gautier*.

— Ils sont là ! dit-il à Aréthuse, sitôt qu'il les eut aperçus.

Il ajouta :

— Comme je te l'ai dit, je leur ai demandé de déjeuner avec nous. Tu ne m'en veux pas de t'imposer, dès le premier jour, des étrangers ?

— Est-ce que tu plaisantes ? On dirait que tu ne me connais pas encore très bien. D'après ce que tu m'en as raconté, ils me sont déjà très sympathiques.

Et, comme se parlant à elle-même, elle murmura :

— D'ailleurs, qui peut jamais savoir...

Elle ne pensait pas si bien dire.

Paggi, qui prit l'initiative des opérations, les conduisit dans un restaurant des Catalans, où il avait ses grandes et petites entrées.

— Mademoiselle, mon commandant, vous voudrez bien excuser le côté quelque peu rustique de cet établissement. Il ne paie peut-être pas de mine. Mais des compatriotes à vous, mademoiselle, et des plus huppés, je vous étonnerais en vous citant leurs noms, ne dédaignent pas de le fréquenter.

Aréthuse eut son pâle sourire.

— Vraiment ! fit-elle. Et si je vous demandais de m'en citer un ou deux, au petit bonheur ? Les hasards sont si grands qu'il se pourrait fort bien...

— Il ne tient qu'à vous de tenter votre chance, chère mademoiselle.

— Soit ! Essayons donc ! Vous a-t-il été donné de cou-doyer, dans ce charmant endroit, tel ou tel membre de cette singulière société secrète que l'on appelle... ?

— La Mafia, peut-être ?

— Précisément ! La Mafia.

Paggi secoua la tête.

— Vous ne tombez pas trop mal. Personnellement, non. Il ne m'a pas été accordé de lier connaissance avec l'un des membres de la Mafia. En revanche, je ne suis pas fâché de vous confier que mon camarade Gromanti, assis comme vous à cette table, a été plus favorisé. Allons, Dominique, sois beau joueur. Confie au commandant Richter, ainsi qu'à cette exquise mademoiselle, la chance que tu as eue. Tu te souviens ?

— C'est une aventure dont je me suis juré de ne pas trahir le secret ! dit Gromanti devenu à son tour très pâle.

— Eh bien, donc, c'est moi qui parlerai à ta place ! dit Paggi à son tour. Figurez-vous, chère mademoiselle, cher commandant, qu'il y a deux mois tout au plus, ce sacré farceur de Dominique était attablé ici même avec l'un des membres de la Mafia les plus en vue, embarqué l'avant-veille à Naples, et qui avait pour nom... Laissez-moi le temps de me le rappeler.

Miss Burke fit signe qu'elle allait parler.

— Permettez-moi, maintenant, de vous rafraîchir à l'un et à l'autre la mémoire, dit-elle. Le personnage en question

s'appelait Costa, Matteo Costa. Ce n'est pas à la Mafia qu'il appartenait, mais à la police d'État italienne, ce qui est tout de même assez différent.

— N'as-tu pas l'impression d'avoir commis quelque imprudence, en leur parlant comme tu viens de le faire ? demanda Charles à Aréthuse, lorsque leurs compagnons eurent pris congé d'eux.

Elle eut une petite moue de mépris.

— Je croyais, d'après ce que tu m'avais dit, que les gens avec qui nous venons de déjeuner étaient tes amis, dit-elle.

Et elle termina de la façon que voici :

— En tout cas une chose est certaine, c'est qu'ils sont désormais l'un et l'autre les miens.

C'était, bien entendu, à l'hôtel de Noailles que, sans se concerter le moins du monde, ils étaient tous deux descendus. Le soir, ils dînèrent à la brasserie de Verdun, rue Paradis.

L'après-midi, ainsi qu'ils en étaient convenus, ils avaient disposé de leur temps, chacun à sa guise. Déjà, ils se donnaient l'impression paradoxale d'être un petit ménage, bien rangé. Un résultat de cette sorte, si rapidement, mon Dieu !

Quelles journées admirablement remplies, tout de même ! Tant de mystère, qu'ils le voulussent ou non, les entourait ! Un tel voile ne pouvait cependant pas subsister.

D'Aréthuse ou de Charles, lequel des deux allait prendre l'initiative de le déchirer ?

Chez le concierge, il y avait un télégramme à l'adresse du commandant. Il était là, le prétexte que ni l'un ni l'autre ne pouvait plus éluder désormais.

— Tu permets ?

— Je t'en prie.

Elle ne le quittait pas des yeux, faisant de son mieux pour paraître indifférente.

— Rien de grave ?

— Non ! C'est-à-dire !... Quelque chose en tout cas à quoi il m'eût été difficile de ne pas m'attendre.

— Est-il indiscret de te demander quoi ?

— Au contraire ! Tu penses bien que si je me suis permis de t'accompagner jusque dans ta chambre, c'est avec l'intention de t'expliquer...

Elle eut une sorte de soupir, de soupir profond.

— Tâche alors de ne pas me faire trop languir.

— Je te donne ma parole que ce n'est pas du tout mon but.

Ils restèrent muets assez longtemps. On eût dit que c'était la scène de la nuit du *Théophile Gautier*, dans la cabine d'Aréthuse, qui se reproduisait, et qui était destinée à se renouveler, tant que l'un n'aurait pas le courage, tout simplement, de prendre l'autre dans ses bras.

Enfin Richter se décida à parler :

— Pourquoi avoir l'air de redouter de dire des choses aussi simples ?

En même temps, il lui tendait la dépêche.

— Lis ! Lis donc ! Et tu verras que...

Et comme elle demeurerait muette, il ajouta :

— Ce n'est pas, tu vois, plus compliqué que cela.

— Évidemment...

— Il me semble t'avoir dit que je serai obligé de me rendre à Paris, au Ministère. Autant que ce soit tout de suite, n'est-ce pas, afin de prendre les décisions qu'il ne me sera pas possible d'éluder, et que nous ayons ensuite la paix. Qu'en dis-tu ?

— Qui est Barge ? demanda-t-elle, au lieu de répondre directement.

— Barge ? Si tu ne m'as pas déjà entendu prononcer ce nom, c'est bien la preuve, hélas ! que nous ne nous connaissons pas depuis assez longtemps, toi et moi. Barge, le colonel Barge, c'est mon camarade de promotion, mon ami le plus fidèle, sans doute. Nous n'avons, au cours de notre carrière, jamais cessé de nous suivre l'un et l'autre. Ce télégramme te prouve qu'en cas de nécessité, dès mon retour de France, il savait où me trouver.

— Puisqu'il te demande d'être à Paris le plus tôt possible, c'est qu'il s'agit de quelque chose d'important, je suppose.

— D'important et d'urgent, tu l'as dit.

— En conséquence, j’imagine que ta décision est déjà arrêtée : être à Paris sans retard, c’est bien cela ?

— À Paris, pour où je compte partir dès demain matin, ne voyant pour toi aucune raison de ne pas y venir avec moi.

Aréthuse secoua la tête.

— Ce serait, dit-elle, pour moi une joie véritable. Mais tu admettras que je puisse moi-même avoir des devoirs, des obligations qui me contraignent à différer quelque peu ce voyage.

Elle ajouta :

— Obligations, permets-moi de te le dire, dans lesquelles tu n’es peut-être pas sans avoir une part de responsabilité.

— Moi ? Et en quoi, je te prie... ?

— Je ne dois pas te laisser ignorer plus longtemps que si je ne pars pas demain avec toi pour Paris, c’est parce que j’ai invité à déjeuner ton ami, notre ami plutôt, Dominique Gromanti.

— Première nouvelle ! Explique-toi, veux-tu ?

— Je ne demande pas mieux. Que je te rassure tout de suite. Tu ne manqueras pas d’être mis au courant, le plus tôt possible, du résultat auquel ce déjeuner ne manquera pas, lui, d’aboutir.

Le commandant avait l’air si déconfit que Miss Burke se jugea dans l’obligation de lui insuffler un peu de courage.

— Tu connais, n’est-ce pas, dit-elle, le numéro de téléphone de l’hôtel de Noailles : 20.98.50. Dans la journée, je ne

te garantis rien, car je vais sans doute avoir beaucoup à faire au-dehors. Mais la nuit, en revanche, tu peux être à peu près certain de m'avoir toujours là.

Elle dit encore :

— Et j'espère que tu ne vas pas m'obliger à attendre ici trop longtemps.

Le lendemain, gare Saint-Charles, le commandant Richter montait donc dans le train à destination de Paris.

Le premier journal qui lui tomba sous les yeux fut *Le Petit Provençal* du matin, où il lut :

UN MEURTRE DANS LE QUARTIER DU VIEUX-PORT

Le dénommé Costa Matteo, d'origine italienne, a été assassiné la nuit dernière près de l'église Saint-Victor. La police enquête sur ce crime qui serait d'origine politique.

S'il avait eu plus tôt connaissance de cette nouvelle, peut-être Richter eût-il jugé préférable d'ajourner son voyage et de demeurer à Marseille.

III

— Eh bien, voilà ! fit Richter.

— Je t'écoute ! dit Barge.

— Il m'arrive, pour le moment, je te le répète, quelque chose d'assez ennuyeux.

— Quoi ? Tu n'as pas joué, au casino de Sofar, sur les tapis verts du Liban, l'argent de la caisse de ton escadron, je suppose ?

Richter secoua la tête en souriant.

— Si ce n'était que cela ! Tu trouverais, parmi tes riches amis, quelqu'un qui pourrait me venir en aide. Mais, d'abord, tu sais mieux que personne que je n'ai jamais touché à une carte de ma vie. Ensuite, si j'avais joué, il aurait pu m'arriver de gagner. Tandis que, dans mon cas...

— Dans ton cas ?

— Au jeu où, effectivement, j'ai joué, j'aurais dû me dire que j'étais assuré de perdre.

— Bref, tu aimes ! dit Barge avec gravité.

— Tu l'as dit. Si bien qu'en trouvant ton télégramme, avant-hier, dans le casier du concierge du Noailles, à Marseille, même avant de le lire, j'ai eu l'impression que tu avais déjà deviné.

Barge lui prit la main et la serra.

— Tu me prêtes, dit-il, des vertus divinatoires que je suis loin de posséder.

Il ajouta :

— J'ai dû tout simplement comprendre, dès que je t'ai revu, en trouvant chez toi une nervosité qui est loin de t'être naturelle. Maintenant, il t'appartient d'aller jusqu'au bout, de tâcher de m'expliquer exactement de quoi il retourne.

— Allons-y donc ! Aussi bien, tu n'ignores pas que je ne suis ici que pour cela.

Ils dînaient ce soir-là tous les deux, le lendemain de l'arrivée de Richter à Paris, au restaurant Fouquet's, avenue des Champs-Élysées.

— Voyez-moi ça ! Ainsi tu aimes, poursuivit Barge. Et encore faudrait-il n'est-ce pas, qu'il s'agisse de quelqu'un qui en vaille la peine !

Richter se contenta de hausser les épaules.

— Ne parle donc pas ainsi, je te prie. Dès que tu la connaîtras, sois bien sûr que tu l'aimeras.

— Je ne demande pas mieux. En attendant, tâche tout de même de me fournir quelques précisions. « Tu l'aimeras dès que tu la connaîtras », m'as-tu dit. Pour t'avancer de la sorte, il faut que tu la connaisses toi-même assez bien. Peux-tu me dire depuis quand ?

— Tu me prends un peu au dépourvu. Depuis quand ? Depuis plus d'une semaine, si tu y tiens.

Barge eut un geste de commisération.

— Entre nous, ce n'est pas beaucoup. Dis-toi bien, cependant, que je ne demande qu'à me laisser convaincre.

— Je le sais, dit Richter, sur un ton où il n'était pas difficile de découvrir de l'émotion.

— Entendu ! dit Barge, visiblement ému lui aussi. Prends bien ton temps, plus tes explications seront pertinentes, moins je me trouverai dans la nécessité de te demander de les compléter.

En même temps, il tendait un étui au commandant.

— Si tu es capable de les apprécier à leur valeur, permets-moi de t'offrir un de ces cigares. Tu ne t'en verras pas souvent offrir de semblables. Imagine-toi que c'est un cadeau de mon ami l'ambassadeur d'Italie.

— Diable ! fit Richter. C'est une raison de plus pour que je l'apprécie. À ce propos, ton ambassadeur, t'arrive-t-il souvent de le rencontrer ?

— Au cas où cela t'intéresserait, je peux fort bien m'arranger pour te présenter à lui.

— Eh bien, figure-toi que je ne dis pas non. Nous en profiterons pour lui demander ce jour-là s'il ne possède pas quelque information sur la manière dont l'un de ses compatriotes vient d'être assassiné à Marseille. Il s'agissait d'un nommé Costa, Matteo Costa.

Les paupières de Barge clignèrent. Mis au courant de l'affaire du quartier Saint-Victor, en vrai connaisseur, il ne put s'empêcher de se frotter les mains.

— J'avoue, dit-il, ne pas encore saisir très bien le lien qui a pu exister entre ce sympathique citoyen transalpin et,

cher monsieur, votre toute belle. Mais la lumière sans doute se fera pour moi tout d'un coup. Continue donc cet exposé absolument passionnant pour moi, je t'en supplie.

Au point où ils en étaient l'un et l'autre, il était à peu près impossible à Charles Richter de cacher au colonel Barge le dessous des cartes qu'il allait être appelé à jouer. Ils ne se quittèrent pas ce soir-là avant minuit, mais Barge était au courant de tout désormais. Il n'y avait pas à prendre de meilleur parti que celui qu'ils avaient adopté. Ce fut l'avis de Miss Burke elle-même. Quand elle se retrouva en face de Richter, elle fut la première à ne lui point ménager son approbation.

Arrivé l'avant-veille au soir à Paris, Charles Richter, selon son habitude, était descendu rue du Faubourg-Saint-Honoré, à l'hôtel Bristol. Le lendemain, tôt dans la matinée, il s'était présenté au Ministère de la Guerre. Son ami le colonel Barge, qui l'avait convoqué à Marseille par télégramme, le reçut immédiatement, sans lui cacher le peu de temps qu'il avait à lui accorder.

— Tout de suite l'essentiel, si tu veux bien. Je n'ai pas une minute à moi de toute la journée. Ce que nous avons à nous dire, nous le réserverons pour ce soir. Nous dînerons ensemble, tous les deux. Que je t'apprenne d'ores et déjà cet essentiel. Le mois prochain, tu vas avoir ton cinquième galon. Ne me manifeste pas de gratitude, car s'il n'avait tenu qu'à moi... je trouve, Dieu me pardonne, qu'on t'a fait assez attendre. Restera la question de ton affectation. Je m' imagine que tu dois commencer à en avoir assez de la Syrie et du Liban ?

— Moi ? Pas du tout. Je ne chercherais au contraire qu'à y revenir.

— Diable !

— Est-ce que cela constituerait un inconvénient ?

— Tu veux rire. Bien au contraire ! Je ne te révélerai pas grand-chose en t'apprenant que nous manquons singulièrement d'hommes là-bas. On ne demandera qu'à t'y renvoyer. Et tu seras à peu près libre de choisir le poste qu'il te plaira. Nous discuterons de tout cela ce soir, au Fouquet's, à huit heures, si tu veux bien. En attendant, tu me permets de reprendre ma liberté. Mais, tout de même pas avant, si tu veux bien encore...

Et ils s'embrassèrent.

À plusieurs reprises, au cours de cette journée de liberté totale pour lui, Richter repassa au Bristol. Mais il ne s'attendait à trouver aucun signe d'Aréthuse. Celle-ci ne l'avait-elle pas prévenu ?

Le soir, à l'heure convenue, il était au Fouquet's, où Barge n'était pas encore arrivé.

M. Paul, gérant de l'établissement, lui fit fête.

— Je parierais, mon commandant, que vous dînez ce soir avec le colonel Barge, pour qui deux couverts sont retenus.

— Vous avez gagné ! dit Charles en souriant.

— Et dites-moi, sans indiscretion, va-t-on vous le faire longtemps attendre, ce cinquième galon ?

— Pas trop, je crois ! fit Richter, amusé.

— À la bonne heure, parce que, autant vous en avertir tout de suite, c'est ici qu'il va s'arroser, n'est-ce pas ? Mais chut ! Voici notre cher colonel.

De huit heures du soir à minuit, donc, les deux amis avaient eu le loisir de causer. Qu'il pût être surtout question d'Aréthuse, on se demande qui, du commandant ou du colonel, en aurait été étonné davantage.

La question de la nouvelle affectation de Charles à l'armée de Syrie ne demanda pas beaucoup de temps pour être réglée.

— À présent, tu ne vas pas être trop surpris, dit Barge.

Richter sourit.

— Je te promets de ne plus être surpris de rien du tout.

— Bon ! Dans ces conditions, laisse-moi te demander si tu crois qu'un jour ou l'autre tu me feras connaître Miss Burke, Aréthuse si tu préfères.

— Tu la connaîtras quand tu voudras, parce que toi, j'aime autant te le dire...

— Pourquoi sembles-tu hésiter ? Continue.

— Eh bien ! parce que toi, elle te connaît déjà.

— Je ne te demande pas, dit le colonel, dans la voix duquel il y avait comme une légère cassure, non, je ne te demande pas si tu ne juges pas qu'il y a quelque folie dans ta conduite. Mais enfin tâchons de voir les choses comme elles sont. Tu t'éprends d'une femme que tu n'avais jamais vue auparavant, et que tes meilleurs amis, sinon toi, seraient en droit de considérer comme une aventurière. S'être embarqué

dans une galère pareille, c'est ce que je me permets de trouver de ta part, laisse-moi te le dire, effroyable et ravissant à la fois.

Richter se borna à secouer la tête en souriant.

— À mon tour, laisse-moi te dire une chose. Une galère pareille, je crois, en effet, que je ne m'y serais jamais risqué si, au préalable, je n'avais eu certaine possibilité...

— Qui était ?

— Celle de prendre l'avis de quelqu'un en qui j'ai la confiance la plus absolue, en l'espèce le tien. Mais ne voilà-t-il pas qu'il s'est trouvé...

— Ne recommence pas à hésiter. Achève.

— Qu'il s'est trouvé, donc, que c'est toi qui m'as devancé et qu'ayant, semble-t-il, tout deviné, tu m'as offert...

— Qu'est-ce que j'ai bien pu t'offrir ?

— Ton appui, ton inestimable appui. Sans condition, oserais-je dire...

— Et qu'alors ?

— Et qu'alors, dans l'impasse où me voilà engagé, et que je mentirais en déclarant exempte de folie, je me suis juré de ne persévérer qu'en un seul cas...

— Qu'entends-tu par là ?

— Le cas où, ayant connu celle que, comme moi, tu n'appelleras plus qu'Aréthuse, tu me refuserais ton concours, ton approbation.

Richter poursuivit :

— Je connais les liens qui l'unissent, elle, à cette fameuse Mafia. Il me reste maintenant à savoir ce que toi, tu en penses. Tu as, au Ministère, dans les services de renseignement que tu assumes, tous les moyens d'investigation auxquels j'aurai peut-être besoin de recourir sans tarder et que tu seras le premier à m'offrir. En attendant, il y a quelque chose, je le sais, que tu ne manqueras de m'accorder.

— Quoi donc, mon Dieu ?

— L'autorisation de puiser dans l'étui à cigares de ce cher ambassadeur d'Italie, surtout si je prends l'engagement formel de ne pas en informer la Mafia.

Il ne fallait pas croire que Charles Richter raffolât de Paris. La meilleure preuve était qu'il n'avait jamais mis dans ses ambitions, dans ses projets, d'y tenir un jour garnison.

Curieuse chose que la nature humaine ! À plusieurs reprises, au cours de cette même journée, Charles était donc revenu à son hôtel, avec l'espoir d'y trouver une dépêche, un appel téléphonique d'Aréthuse, aux heures donc où celle-ci lui avait dûment spécifié qu'il n'avait pas à y compter. C'était maintenant qu'il était en droit d'espérer un signe d'elle. Or ce n'était que maintenant, ce délai largement dépassé, qu'il se donnait la peine de réintégrer le Bristol.

— Y a-t-il eu une communication quelconque pour moi ? demanda-t-il non sans quelque anxiété au concierge, dont il était depuis longtemps un vieux client.

— Non, mon commandant ! répondit celui-ci.

En même temps, néanmoins, il faisait signe à Charles de s'approcher, assez près pour pouvoir lui murmurer à l'oreille :

— En revanche, écoutez-moi bien. La dame que vous devez attendre est arrivée ce soir, à onze heures, de Marseille. Elle doit actuellement se trouver dans sa chambre, qu'elle n'a eu aucune peine à se faire attribuer sous le nom de Miss Burke, qui est celui qu'elle a indiqué au Contrôle en se réclamant de vous, mon commandant. Désirez-vous que je téléphone chez elle ?

— Vous m'obligeriez. Je vous en remercie.

— Tiens ! Voilà qui est bizarre ! Personne, de chez elle, ne répond. Serait-elle sortie ? Mais, dans ce cas, elle m'aurait chargé de vous avertir. Il y a encore au bar une douzaine d'habitues. Si, par hasard, elle était là... Mon commandant souhaite-t-il que j'aille m'en assurer ?

— J'allais vous en prier, mon brave.

— Bien ! Je n'en ai pas pour cinq minutes.

Les cinq minutes en question ne s'étaient point écoulées qu'il était en effet de retour.

Aréthuse était avec lui.

Jamais la jeune fille n'avait paru aussi belle à Charles. Elle devait le sentir, à la façon dont elle souriait.

— Tu m'excuses ? commença-t-elle.

— C'est moi, au contraire, qui devrais...

— Par exemple ! dit-elle en riant. Qui devrais quoi ? Je te retrouve, n'est-ce pas l'essentiel ? Être à Paris avec toi, est-ce que tu te rends compte ? C'est trop inouï, trop merveilleux ! Ne voilà-t-il pas quelque chose de nature à nous faire oublier Baalbeck, Antioche, et tout le reste ? Ce petit monde, crois-m'en bien, si tu continues à être dans les mêmes dispositions que moi, ne perdra d'ailleurs, lorsque nous serons de retour là-bas, rien pour attendre. Seulement, d'ici là, nous avons, il me semble, pas mal de choses à mettre au point. Que je te prévienne, toute la journée j'ai dormi dans le train. C'est la faute de ton ami Gromanti, qui m'a fait coucher à des heures impossibles. À présent, j'ai l'impression que le sommeil et moi nous sommes brouillés. Si nous allions faire un petit tour pour que je puisse me réconcilier avec lui ? Il y a, paraît-il, tout près d'ici, un charmant cabaret de nuit qui s'appelle « L'Élysées-Matignon ». J'ai envie d'aller voir s'il est à la hauteur de sa réputation. Mais toi, mon pauvre ami, peut-être as-tu plutôt, tout simplement, envie de gagner ton lit ?

— Viens !

— En t'attendant, devine à quelle besogne je me suis livrée ? À celle d'écrire des cartes postales pour Rose, pour Michel, pour Charles Corm, pour tous nos amis de là-bas. Demain, tu les signeras et nous les leur enverrons, histoire de leur faire prendre patience, en attendant notre retour, veux-tu ?

— Viens.

— Comme il est facile de vivre avec toi ! dit-elle.

— Pourquoi usurpes-tu les phrases que je te destinais ! C'est exactement ce que j'allais dire de toi.

— Je ne l'aurais pas autant mérité.

— Le crois-tu ? fit-il. Avoue, quoi qu'il en soit, que la paix dont nous jouissons présentement ne peut être comparée à aucune autre.

— Sans aucune difficulté, je l'avoue.

— Il y a en tout cas, dit Richter, une chose sur laquelle je voudrais bien te voir rassurée.

— Laquelle ?

— C'est au sujet de la crainte dont tu me faisais part tout à l'heure.

— Laquelle ? dit Aréthuse.

— « Je suis très inquiète, m'as-tu dit, de l'impression que je vais faire sur lui. »

Richter sourit.

— Figure-toi, dit-il, que j'ai, moi, l'impression qu'il doit éprouver la même crainte que toi.

— C'est possible. De toute façon, tu vas me faire un serment.

— Tous ceux que tu voudras. Tu vas tout de même me dire lequel.

— Eh bien, c'est que, quoi qu'il arrive...

— Quoi qu'il arrive ?

— C'est que tu me diras tout, tout ce que tu auras appris de lui à mon sujet, même le pire, n'est-ce pas ?

Richter eut le plus tendre des haussements d'épaules.

— C'est entendu ! Surtout le pire ! Sois en repos.

Le lendemain de la nuit de « L'Élysées-Matignon », Charles Richter était passé de fort bonne heure au Ministère de la Guerre. Il fut reçu par Barge immédiatement.

— Tu as du nouveau ? lui demanda celui-ci.

— Oui. Elle est là.

— Tu ne vas pas me dire que tu ignorais, hier, sa prochaine venue. Après tout, c'est ton droit de me faire des cachotteries. Donc, elle est là. Et si je pariais qu'elle est descendue à l'hôtel Bristol ?

— Tu aurais gagné. Mais j'ajoute tout de suite que ce ne serait pas une victoire très digne de toi.

— Laissons ces considérations, veux-tu. La vraie question, c'est qu'elle se trouve à Paris, ce qui, je le répète, ne m'étonne pas autrement. Et alors ?

— Et alors, dit Richter, dont l'humeur n'avait jamais été aussi égale, si tu es libre, comme hier tu me l'as laissé espérer, nous déjeunerons ensemble tous les trois.

— Je suis libre, dit assez sèchement Barge. Et après ?

— Et après, tu seras vraiment en mesure de me dire ce que tu penses d'elle.

— Sois tranquille. Je n'y manquerai pas. Tu commenceras tout de même par la prévenir que je viens d'être mis au courant de certain assassinat qui a eu lieu avant-hier à Marseille, celui d'un nommé Costa, Matteo Costa, assassinat à propos duquel des explications viennent de nous être demandées par l'Ambassade d'Italie, et auquel cette toujours trop fameuse Mafia a été mêlée.

— Si tu estimes, dit Richter, souriant mais tout de même un peu pâle, que Miss Burke est capable de t'apporter des éclaircissements à ce sujet, il ne tiendra qu'à toi de les lui demander tout à l'heure.

— N'aie crainte ! Je ne m'en ferai pas faute. À propos, où nous invites-tu ?

— Imagine-toi qu'elle n'a jamais déjeuné chez Maxim's. J'ai compris que cela lui ferait un vrai plaisir. Mais, tout de même, si tu estimes que dans une affaire où il y a eu mort d'homme, un endroit plus discret te paraîtrait plus indiqué, tu n'aurais qu'à me dire...

Barge répondit, par une solide claque appliquée dans le dos de son ami :

— Dis-moi, te serais-tu consacré, au cours de ton séjour dans le Proche-Orient, à l'art difficile de faire passer les gens pour des pisse-froid ou des imbéciles ? Dans ce cas, je suis prêt à te rendre la pareille, mon petit vieux.

Il existe, chez Maxim's, un endroit privilégié que l'on nomme « L'Omnibus ». Richter eut la joie, non exempte d'une certaine gloriole, absent de France depuis deux années, de savoir que les trois couverts qu'il réclama ce matin-

là par téléphone lui seraient réservés. La façon dont Aréthuse et lui y furent accueillis ne fut pas sans l'emplir d'une fierté que, revenu pourtant de bien des choses de ce monde, il eut quelque mal à dissimuler.

— Il y a des siècles que l'on ne vous a vu, mon commandant.

Il se borna à répondre :

— Si vous croyez que c'est par plaisir que l'on s'absente parfois si longtemps !

Pourquoi cacher qu'en cet instant-là sa fierté résidait avant tout dans le halo d'admiration dont il percevait qu'était entourée sa compagne ? Il y a, tout de même, dans l'existence, des minutes qui valent joliment la peine d'être vécues. Tous les périls qu'Aréthuse et lui avaient traversés, dont ils se sentaient menacés encore, c'était d'eux qu'était faite l'auréole inconsciente dont ils étaient entourés. Bonheur pour une femme de sentir qu'elle a pour appui le bras d'un homme qu'elle aime, et de sentir qu'elle est elle-même payée au centuple, par l'amour que lui voue celui-ci.

Mais, à leur table de « L'Omnibus », ils n'en avaient plus pour longtemps à être seuls. Quelqu'un allait venir prendre place, quelqu'un dont ni l'un ni l'autre ne savait lequel des deux était le plus en droit de le redouter. Leurs yeux, à lui et à elle, ne pouvaient plus guère maintenant se détacher de l'horloge qui allait marquer l'heure à laquelle l'autre allait arriver.

Une heure de l'après-midi. Barge était là, bien entendu. Comment aurait-il pu faire autrement que d'y être ?

— Je crois qu'il est absolument inutile que je vous présente.

— Absolument inutile, en effet !

Tous les deux, Aréthuse et Barge, c'était ensemble qu'ils avaient répondu.

— Eh bien ? interrogea Richter, à la fois inquiet et souriant, lorsque le colonel les eut quittés pour prendre le chemin de son ministère.

Il fut obligé de répéter sa question. Les pensées de la jeune fille semblaient être ailleurs.

— Quelle est ton opinion ? Tu m'avais promis...

— Effectivement, je t'avais promis de te dire ce que je pensais de lui. Cela ne me sera pas très difficile.

— Mais encore ?

— Eh bien, donc, je te répondrai qu'à mon avis tu ne dois pas avoir de meilleur ami que lui, ce qui ne signifie pas, malheureusement...

— Malheureusement quoi ? Je t'en prie, achève.

— Qu'il puisse avoir la même opinion sur moi à ton sujet. En d'autres termes, être convaincu que je ne constitue pas pour toi un danger.

— Je crois, dit Charles, pouvoir te rassurer à cet égard. Tu as sans doute entendu que nous avons pris rendez-vous lui et moi aujourd'hui, en fin d'après-midi, sous prétexte de

parler service. En fait de service, j'ai l'impression, et toi aussi, je pense, qu'il va être surtout question de toi.

— L'essentiel est que tu me dises ensuite la vérité.

— Je te la dirai, ainsi que tu viens toi-même de me la dire.

— Eh bien, dit Richter, en attendant l'heure de mon rendez-vous, si nous allions faire un tour aux Tuileries, histoire de nous changer les idées ?

— Volontiers ! Mais, auparavant, puis-je t'adresser une requête ?

— Je t'en supplie.

— Eh bien, si ce ne doit pas être pour toi matière à complications, je désirerais que tu demandes à ton ami s'il a des rapports de service – tu vois à peu près ce que cela doit signifier – avec un compatriote à moi du nom de Tolosan, Barnabé Tolosan. Tu n'auras aucunement besoin de préciser que c'est moi qui t'ai chargé de cette mission. Il est assez grand pour le deviner, tu sais.

— Je ne demande pas mieux. Mais pourquoi ne questionnes-tu pas Barge, là-dessus, à la première occasion, une occasion que je me chargerai fort bien de faire naître ?

— Au fait, tu as raison. C'est toi qui seras le meilleur juge de l'opportunité de ma question. Tout dépendra de l'impression que je vais lui avoir produite, n'est-ce pas ?

— Sous ce rapport, je crois être en mesure de te rassurer. Nous sommes donc d'accord. À tout hasard, rappelle-moi le nom du personnage en cause. Barnabé Tolosan, si je ne me trompe ?

— Très exactement Barnabé Tolosan. J'ajoute qu'il doit actuellement jouer à Paris le rôle que remplissait à Marseille, il n'y a pas quatre jours, Matteo Costa.

Elle eut une sorte de rire sombre.

— Pauvre Matteo Costa ! dit-elle. Et peut-être bientôt aussi pauvre Barnabé Tolosan.

Cette conversation ne paraissait pas tout à fait du goût de Richter. Il avait, visiblement, besoin de parler d'autre chose.

— Cela m'ennuie de t'abandonner tout à l'heure, dit-il. À quoi vas-tu employer ton temps, lorsque, en fin d'après-midi, je serai chez Barge ? Pourquoi n'irais-tu pas faire un tour au Louvre ? On y signale de nouvelles acquisitions provenant des récentes fouilles de Sicile, d'Ortygie, par conséquent. Elles seront, mon Aréthuse, peut-être d'un certain intérêt pour toi.

Miss Burke eut quelque peine à étouffer un bâillement.

— Les antiquités – même celles dont l'évocation a marqué ma propre naissance – ne m'ont jamais beaucoup exaltée, dit-elle. D'ailleurs, j'ai pas mal de courrier à mettre à jour. Je préfère donc rentrer au Bristol. C'est là, quand tu auras fini avec ton colonel, que je te demande, tout bonnement, de venir me chercher.

Elle sommeillait sans plus de façon, lorsque Richter frappa à la porte de sa chambre. Il eut assez de mal à la réveiller.

— Eh bien, mais bravo ! fit-il avec un bon rire. Ou je ne m’y connais pas, ou voilà ce qui s’appelle mettre à jour son courrier en retard.

— Tu as bien fait de monter et de frapper, dit-elle, riant elle aussi. Autrement, je crois en effet que je ne me serais jamais réveillée. Quelle heure est-il donc ?

— L’heure à laquelle les honnêtes gens ont coutume de se tenir à la disposition de ceux qu’ils ont invités à dîner.

— Tu plaisantes !

Du coup, elle s’était dressée sur son séant.

— De qui parles-tu ? Pas de ton ami le colonel, je suppose ?

— Mais oui, mon enfant chérie. Il nous attend en bas. Voilà pour te prouver que l’impression que tu as produite sur lui n’a pas été trop mauvaise. Oui, il nous attend en bas. Permits-moi d’aller le retrouver, ce qui te donnera le temps de te faire belle.

— Tu l’as invité à dîner pour ce soir ? Et il a accepté ?

— Autant te dire, fit Richter, riant toujours, que c’est tout juste si ce n’est pas lui qui a provoqué mon invitation.

Ils dînèrent tout à côté du Bristol, dans un restaurant de la place Beauvau.

— Ce n’est pas la peine de nous éparpiller, n’est-ce pas ? avait dit Richter.

— Une fois de plus, il a raison ! avait dit Barge à Miss Burke, en lui désignant leur commensal.

On aurait pu croire que cette phrase avait été prononcée dans le seul dessein d'être relevée par Aréthuse.

— Colonel, dit celle-ci, à brûle-pourpoint, notre ami le commandant Richter, dont vous faites l'éloge à juste titre, a dû vous prévenir que je n'ai pas toujours été et que je continue à ne pas toujours être sans craintes quant à votre opinion à mon sujet.

— Craintes au sujet desquelles, en admettant qu'elles aient pu être fondées, vous voilà rassérénée à tout jamais, je l'espère, chère mademoiselle ! dit Barge.

Elle rit :

— Vous allez peut-être quelque peu vite en besogne ! dit-elle.

Elle poursuivit :

— Avouez tout de même que je n'ai pas eu tort en redoutant de passer à vos yeux pour une aventurière.

Ce fut au tour de Barge de rire, tandis que Richter, en dépit de son effort, ne continuait pas moins à avoir l'air passablement gêné.

— Ma chère enfant, dit avec une grande désinvolture le colonel, commencez par m'excuser si j'use avec vous d'une appellation dont mon âge m'autorise, hélas, à me servir. Et notre ami Richter sera d'accord avec moi pour être le premier à m'y autoriser également. Donc, si vous me le permettez tous les deux, j'aurai l'honneur, chère Miss Burke, de vous convoquer demain matin dans mon cabinet du Minis-

tère de la Guerre. Il n'y aura que vous et que moi. Vous serez, inutile de vous le dire, absolument libre de répondre ou non aux questions que je jugerai indispensable de vous poser, dans votre intérêt comme dans celui de notre ami Charles.

Et s'étant alors tourné vers Richter :

— Que penses-tu, demanda-t-il, de cette façon de procéder ? La juges-tu conforme aux buts que nous entendons nous assigner tous les trois ?

Ce fut Aréthuse qui, la première, prit la parole.

— Personnellement, je suis d'accord avec vous, dit-elle avec feu. Et j'avoue que je serais fort surprise que, de son côté, le commandant Richter pût juger utile de soulever une objection.

— Nous attendons sa réponse, dit Barge.

— En ce qui me concerne, dit à son tour Richter un peu pâle, il me semble que j'aurais mauvaise grâce à ne pas être, moi aussi, d'accord avec vous. Je veux tout de même espérer qu'ensuite...

— Tu veux espérer quoi ?

— Que vous ne verrez, ni l'un ni l'autre, d'inconvénient à me tenir au courant, car il y a tout de même en l'espèce une façon de procéder qui, avouez-le, n'est certainement pas banale. Vous serez, je l'espère, vous-mêmes les premiers à le reconnaître.

— Et toi, rétorqua Barge avec une espèce de fougue, la trouverais-tu banale, par hasard, votre histoire à tous deux ?

C'était Aréthuse qui peut-être avait apporté le moins de passion dans tout ce débat. Aussi était-ce à elle que le colonel avait l'air maintenant de s'adresser.

— Alors, mon enfant, ma chère enfant, nous sommes tous d'accord maintenant, n'est-ce pas ? Donc, à demain matin, à dix heures, au Ministère. Notre Charles vous indiquera le chemin.

Là-dessus, avec le plus aimable des sourires, il avait précisé :

— Et de mon côté, je tiens à prendre un engagement.

— Lequel ?

— Celui de tâcher de vous épargner toute mauvaise rencontre. Celle de quelqu'un pour lequel nous n'avons que de l'amitié, notre cher Barnabé Tolosan, par exemple.

IV

Les journées que tous les trois ils vécurent ensemble, ne se quittant que de moins en moins, jamais elles ne devaient sortir de leur mémoire. Paradoxe certes inattendu, ce fut sans doute surtout pour le colonel Barge qu'elles devaient demeurer inoubliables.

Il ne tenta rien cependant pour garder auprès de lui Aréthuse et Charles, pour prolonger à Paris leur séjour à tous deux. Il y avait en lui trop de respect des intérêts qu'ils représentaient pour que la pensée lui vînt, un seul instant, de porter atteinte à leur liberté.

Au contraire, ce fut lui qui fit tout pour qu'ils respectassent le programme qu'ils avaient primitivement arrêté.

— Au moins, dit-il, sachez bien que ce n'est pas de gaieté de cœur que je me résigne à ce sacrifice, car il faut bien que vous vous mettiez dans la tête que cela en sera un véritable pour moi.

— Si tu t'imagines que cela ne va pas en être également un pour moi ! dit Richter. Tu sais bien que rien ne nous presse. Je ne vois pas pourquoi nous nous jugerions obligés d'abrégé un séjour auquel rien ne nous astreint à mettre une fin prématurée.

Barge eut un sourire quelque peu amer.

— Es-tu sûr de ne pas parler uniquement pour toi ? demanda-t-il.

Et, désignant Aréthuse qui, depuis le début de la conversation, se confinait dans une sorte de mutisme tout ensemble douloureux et hautain :

— Mais elle, crois-tu que rien ne la pousse à revenir là-bas, d'où vous venez tous les deux, appelée par quelque chose qu'elle continue, que vous le vouliez ou non l'un et l'autre, à considérer comme le devoir le plus impérieux ?

Richter eut un sourire identique, rempli même d'un peu plus d'amertume.

— Il ferait beau, dit-il, que je sois finalement le seul à me dérober à ce que vous appelez le devoir.

Barge se contenta de hausser les épaules.

— As-tu fait part à Miss Burke, demanda-t-il, du déjeuner de notre promotion qui a eu lieu avant-hier, au Pré Catalan, et au cours duquel nous avons eu la conversation que tu sais ?

Richter se contenta de baisser la tête.

— J'étais au courant de ce déjeuner, dit Aréthuse, mais pas de la conversation à laquelle vous venez de faire allusion.

Elle se borna à ajouter :

— À présent, peut-être était-elle totalement dénuée d'intérêt pour moi.

— Je vous quitte pour regagner mon bureau, dit Barge, laissant à Charles, s'il le juge bon, le soin de vous mettre au courant de cette conversation, lors de notre dîner de ce soir.

Nous en reparlerons, car nous dînons ensemble, je crois bien !

— À la Tour d'Argent, colonel, n'est-ce pas ?

— Oui, mon enfant, comme il a été convenu, à la Tour d'Argent.

— À merveille ! dit Aréthuse. Et comptez sur moi, colonel, pour que Charles se montre un peu moins secret, quant aux entretiens que vous pouvez être amenés à avoir tous les deux.

Ni Aréthuse, ni Richter ne mirent longtemps à dissiper ce faux-semblant d'orage, à se mettre d'accord, c'est-à-dire, ce qui leur arrivait quelquefois, à tomber dans les bras l'un de l'autre. Comment eût-il pu en être différemment, entre deux êtres que tout prédisposait à s'unir ? Seul le remords de ne s'être connus que si tard était pour eux un valable, un constant motif d'amertume.

La jeune fille n'avait d'ailleurs même pas laissé à Charles le temps de s'expliquer.

— Sache bien, lui dit-elle, que je n'aurais jamais sollicité de toi le moindre éclaircissement à propos de l'entretien que tu as pu avoir avec ton camarade le colonel. D'abord, il y avait une chose dont j'étais certaine.

— Je suis d'avance à peu près sûr que tu as deviné, ma bien-aimée.

— Quel mérite, je te le demande, pourrait-il y avoir lorsque l'on aime ? Alors, écoute-moi bien, t'efforçant de ne m'interrompre que lorsque cela en vaudra vraiment la peine.

Donc, dès le premier tête-à-tête que j'ai eu avec lui, et que je lui ai su un gré infini d'avoir provoqué lui-même, tu ne l'ignores pas, le colonel Barge a compris que je ne me laisserais jamais écarter d'une chose, la mission que je m'étais assignée du fait de la mort de mon père et de ma mère, tandis que toi, au contraire...

— Tandis qu'au contraire, moi... ?

— Eh bien, toi, très vite, et tu t'imagines que je suis loin de t'en vouloir, il ne t'est plus arrivé que d'envisager les périls auxquels cette mission-là m'exposait. Tu te tromperais fort en imaginant, quelle que fût ma résolution, que je ne t'en ai pas eu de la reconnaissance.

Il y eut des larmes dans les yeux de Charles. Il prit la tête d'Aréthuse entre ses mains.

— D'où peut venir, demanda-t-il, d'une voix qui tremblait, cette extraordinaire possibilité que tu possèdes de tout comprendre ?

— Est-il si difficile, crois-tu, encore une fois, de tout comprendre, lorsque l'on aime ?

— Bien sûr, si c'est de moi que tu parles. Mais c'est de Barge, tu le sais bien, que, maintenant, il va être question.

— Hélas ! fit-elle.

Elle cacha sa tête contre l'épaule de Charles.

— Penses-tu, dit-elle, qu'il m'ait fallu si longtemps pour deviner qu'il est logé à la même enseigne que toi ?

Richter garda un moment le silence.

— Tu as raison.

— En quoi ai-je raison ? demanda-t-elle.

— Dans notre intérêt à tous les trois, il ne faut pas nous éterniser à Paris.

— Cela n'a jamais été mon intention. Mais qu'allons-nous faire ?

— Voyons si ta manière d'envisager la situation concorde avec la mienne ?

— C'est une question qui dépend de nous uniquement. À notre dîner de ce soir, si tu en as l'occasion, une occasion qu'au besoin tu susciteras, tu feras comprendre à ton ami que tu l'approuves et que tu es décidé...

— À accepter sans plus tarder le poste de choix auquel il vient de me faire affecter en Syrie, n'est-ce pas ?

— Et pourquoi non ? C'est un pays qui te plaît. Tu l'as aimé sans moi. Tu l'aimeras bien davantage avec moi.

— Tu partirais pour là-bas toi aussi ?

— Est-ce que tu as pu en douter ? À quel jeu jouons-nous donc tous les deux ? Voyons, est-ce que tu hésites, est-ce que tu réfléchis encore ?

— Oui ! dit Richter. Voyons, est-ce que tu ne te rends pas compte que je suis au bord d'une de ces décisions sur lesquelles il ne s'agira plus de revenir ensuite jamais, jamais ?

— Une décision qu'il serait en outre indigne de tarder davantage à notifier à ton ami. Quelle heure est-il ?

— Bientôt quatre heures.

— C'est à huit heures que Barge nous a donné rendez-vous à la Tour d'Argent.

— Oui. À huit heures.

— À ce moment, il s'agira de le mettre au courant d'une manière qu'il puisse sentir définitive. J'espère que de ton côté tu as réfléchi sur la peine qui va être causée à un homme qui, tu le sais plus que personne, méritait mieux.

Aréthuse eut son regard sombre.

— Je t'aime, dit-elle. C'est au fond le seul point de vue dont je te serais obligée de tenir compte. À présent, passons dans ta chambre ou dans la mienne, de préférence dans celle où il sera le plus commode de faire sa correspondance.

— Alors dans la mienne, veux-tu ?

Comme cette soirée, la dernière peut-être qu'ils étaient appelés à passer ensemble, leur fut douce ! Jamais Aréthuse n'avait fait preuve sans doute d'une aussi tendre et harmonieuse sérénité. Était-il possible de songer aux redoutables et sanguinaires conflagrations auxquelles une créature pareille risquait d'être mêlée d'un moment à l'autre ? C'était vraiment à n'y pas croire pour les deux hommes qui l'entouraient, et qui mettaient une sorte d'admiration tendresse à la chérir, à joindre pour ainsi dire les mains devant elle, à la contempler.

Au milieu du repas, Aréthuse et Charles abandonnèrent tout à coup leur conversation. Ils venaient de voir le colonel Barge se lever à l'improviste et quitter leur table. Ils ne marquèrent, de prime abord, pas plus d'étonnement qu'il ne convenait.

Barge, en souriant, s'était dirigé vers l'une des tables voisines. Six convives s'y trouvaient réunis, quatre hommes et deux femmes. Les hommes se levèrent avec empressement pour saluer le colonel, tandis que celui-ci baisait la main des jeunes femmes, rayonnantes d'élégance et de beauté, toutes les deux.

Étant venu retrouver ses convives, Barge dit à Aréthuse :

— Vous voudrez bien m'excuser, n'est-ce pas, et vous ne marquerez pas trop d'étonnement lorsque je vous aurai dit les noms des deux personnalités que je viens d'aller saluer. Des amis à moi, qui sont peut-être en même temps des compatriotes à vous, ma très chère. L'ambassadeur et l'ambassadrice d'Italie.

Et, comme Aréthuse demeurerait quelque peu interdite :

— J'ajoute, dit-il, que je ne suis pas peu fier de l'admiration qu'ils m'ont manifestée à propos de votre beauté et de votre grâce. Voilà, ma chère, qu'on le désire ou pas, le genre d'aventures dont on risque d'être victime à Paris.

Il y en avait d'autres, cependant, que Barge lui-même le voulût ou non, et dont il faillit être l'un des premiers à pâtir.

Se fiant exagérément à l'espèce d'immunité qu'il avait trop tendance à croire que sa fonction lui conférait, il prit sur lui de faciliter le retour d'Aréthuse sur le sol italien, sous-estimant le péril auquel la jeune fille était beaucoup plus exposée qu'il ne se l'imaginait.

D'abord, à l'aide de quelques coups de téléphone distribués à bon escient dans les services de l'Administration et de la Diplomatie (où il comptait aussi des amis), il s'occupa

de l'obtention, avec le minimum de formalités et de délais, de nouveaux visas indispensables à Miss Burke.

Ensuite, en ce qui concernait spécialement Naples, il imagina d'obtenir, au Ministère même, que fût donnée à la jeune fille une recommandation particulière, une de ces « lettres de créance » d'autant plus impressionnantes qu'elles sont plus vaguement formulées, auprès des autorités françaises de la ville : ainsi, pensait-il non peut-être sans justesse, l'arrivée et le séjour là-bas de sa protégée seraient-ils mieux assurés par cette sorte de légère officialité dont ils seraient revêtus.

La conséquence fut qu'un proche matin il se trouva bel et bien convoqué par l'un de ses chefs au Ministère. Certes, ils se tutoyaient tous les deux, étant de grade égal. Mais Barge n'en eut pas moins la surprise de constater que cette marque de familiarité ne le mettait pas à l'abri de certaines menaces.

— Dis-moi donc ?

— Qu'y a-t-il ? fit Barge, assez surpris d'être appelé par quelqu'un qui avait l'habitude de se rendre à son bureau, quand il arrivait qu'une conversation présentât de l'intérêt pour tous deux.

— Ce qu'il y a ? C'est qu'il existe une assez curieuse institution dont il s'agit de savoir, dans nos métiers, le tien comme le mien, si nous avons eu l'occasion d'entendre parler.

— Et qui s'appelle ?

— La Mafia. Pourquoi ris-tu, je te prie ? Il n'y a là, mon pauvre Alfred, rien qui en vaille la peine.

— C'est ton idée à toi, mon pauvre Urbain, de même que ce peut fort bien ne pas être la mienne.

Urbain était le nom de guerre du camarade de Barge, comme Alfred était le nom de guerre de ce dernier.

— Ce peut fort bien ne pas être mon idée à moi, je le répète. Cela posé, et puisque le sujet paraît s'y prêter, peux-tu me dire si vous avez décidé de retarder longtemps la délivrance de « la lettre de créance » qui vous a été demandée pour Miss Burke et qui, comme je l'ai précisé, doit être jointe au passeport déjà détenu par la même personne ?

— Miss Burke ? Tu connais Miss Burke ?

— Oui. De même que je t'apprendrai que celle-ci est connue avantageusement de Leurs Excellences l'ambassadeur et l'ambassadrice d'Italie, qui ont même le bon goût de la trouver jolie.

— Miss Burke ! Comment la connaissent-ils ?

— S'ils te le demandent, rien ne t'empêche de leur répondre que c'est parce qu'ils se sont rencontrés à la Tour d'Argent, sous l'égide de ton ami Alfred, à qui il n'est tout de même pas interdit d'avoir sa petite police particulière.

Urbain sourit.

— Drôle ! Très drôle, encore une fois ! dit-il. À présent, si j'ai un conseil à te donner, c'est de ne pas multiplier les plaisanteries de ce genre, car il y a une chose que tu ignores peut-être.

— C'est possible ! Tout est possible ! J'ignore tout ! J'ignore quoi ?

— Eh bien, que le nommé Barnabé Tolosan, chef des services secrets de l'Ambassade d'Italie à Paris, vient d'être assassiné par l'un des agents de la Mafia, ce qui fait que Naples, ville où Miss Burke envisage de séjourner plus longuement qu'ailleurs, ne sera peut-être pas un refuge aussi sûr que l'hôtel Bristol. Puisque tu veux bien t'intéresser à cette jeune fille, ne crois-tu pas que tu ferais œuvre pie en l'en informant ?

— Laisse-moi le temps d'y réfléchir, dit Barge. Elle doit avoir certainement envisagé la question. En tout cas, elle sera sûrement touchée de l'intérêt que tu lui portes. Si je te disais que je ne la connais qu'à peine depuis quinze jours, tu ne me croirais peut-être même pas. Je la verrai dès aujourd'hui, et te donnerai sa réponse demain. De toute manière, quand bien même je ne me serais pas un tout petit peu immiscé dans la question de ses visas, elle aurait, au bout du compte, obtenu ceux-ci par ses propres moyens, avec, naturellement, la faculté d'en user à sa convenance, sans que nous ayons, nous, le droit d'intervenir en cette affaire...

— Tu as raison. Rien ne prouve après tout qu'elle ne soit pas plus en sécurité à Naples, siège de la Mafia, qu'ici. Concluons, donc ! Nous sommes aujourd'hui mardi. Eh bien, donc, cette fameuse « lettre de créance » qu'elle vienne la chercher jeudi, à moins que tu ne préfères la lui remettre toi-même.

— Si c'est toi qui dois t'en charger, je m'en voudrais trop de te priver d'un tel plaisir, dit Barge.

Ce dernier ne pouvait pas ne point mettre au courant Miss Burke de la conversation qu'il venait d'avoir avec son camarade. Il commença bien entendu par en informer Richter qui ne manqua pas à son tour d'en remercier Barge.

— Il y a une chose dont je voudrais être sûr, ajouta Richter avec émotion.

— De laquelle ?

— C'est que tu ne m'en voudras pas de l'imbroglio où je t'aurai entraîné.

Barge haussa les épaules.

— Il y a une autre chose, dit-il, dont je voudrais à mon tour être certain.

— Je ne puis que te demander, en écho : de laquelle ?

— C'est que nos efforts à tous trois auront fini par servir la cause de cette magnanime enfant.

— Nos efforts à tous trois, dis-tu ?

— Oui, dit Barge. Toi, moi, et sans trop risquer de me tromper, notre ami Urbain, bien qu'il ne l'ait encore jamais vue. Mais, au début, est-ce que ce n'était pas mon cas, à moi aussi ?

— Pour nous résumer ? dit Richter après avoir longuement serré la main de Barge.

— C'est simple. Dans la semaine qui va suivre, vous allez sans doute partir elle et toi pour Naples. Elle se rend compte, j'en suis sûr, de la chance qu'elle a. Toi, tu n'as pas besoin de rejoindre Beyrouth, ton nouveau poste, avant la fin du mois. Pour la forme, et sous couleur de le remercier, tu te feras recevoir boulevard Saint-Germain par le ministre. Autant que la tienne, autant que celle de ton pays, tu vas maintenant être à même de servir la cause de celle qu'entre nous deux il n'est plus besoin de nommer, n'est-ce pas ?

C'était le surlendemain qu'Aréthuse et Richter allaient prendre le train pour Naples.

— J'avais, ô chérie, à te poser une question peut-être indiscreète, dit Richter.

La jeune fille sourit.

— J'en serais fort surprise ! dit-elle.

— C'est ce que nous allons voir. Cela te désobligerait-il beaucoup si je ne t'accompagnais pas à Naples ?

— Bien que je sois hostile aux changements de programme *in extremis*, pas outre mesure, dit-elle. J'ajoute que je savais déjà que c'était cela que tu allais me demander.

— Ah ! Tu m'étonnes un peu. Mais j'ai l'impression que tu as encore quelque chose à me dire.

— Il est vraiment difficile, fit-elle, de trouver grand-chose à te dissimuler. Mon passage par Naples vient d'être dépourvu d'une grande partie de son intérêt. Je t'en donnerai les raisons. Pourquoi, dans ces conditions, ne pas nous embarquer tous les deux à destination de Beyrouth ou d'Alexandrette ? Nous avons perdu assez de temps l'un loin de l'autre, ne le crois-tu pas ?

— S'il y a quelqu'un que, sous ce rapport, il soit nécessaire de convaincre, t'imagines-tu, dit-il, que ce soit moi ?

Ce n'était pas sur le *Théophile Gautier*, mais sur le *Pierre Loti*, autre paquebot des Messageries Maritimes affecté au voyage circulaire de la Méditerranée, qu'allaient le lende-

main s'embarquer à Marseille Miss Burke ainsi que le commandant Richter.

À la gare Saint-Charles, heureuse surprise pour Aréthuse, l'intendant Gromanti était là. Il excusa son confrère Louis Paggi qui se trouvait à l'heure actuelle mobilisé dans un voyage en Extrême-Orient, aux environs de Singapour.

— Voilà tout de même à quoi l'on s'expose avec des initiatives pareilles ! ne put s'empêcher de dire Aréthuse à Richter. J'aurais en effet bien pu désirer tout de même que mon passage à Marseille demeurât ignoré.

— De toute manière, riposta Richter, j'aurais averti notre ami Dominique. À qui d'autre que lui aurais-je pu m'adresser pour avoir des nouvelles circonstanciées de ce cher Matteo Costa ? Qu'est-ce qui a pu, je vous le demande, prendre à ce pauvre garçon pour s'aventurer à une heure aussi tardive dans un quartier aussi mal famé que celui de l'église Saint-Victor ?

Le cher Dominique Gromanti n'eut garde d'intervenir durant cet entretien. On eût dit que l'infortuné Matteo Costa était un personnage dont il avait toujours ignoré l'existence. Marié et père de famille rangé, peut-être désapprouvait-il cette façon de s'aventurer dans Marseille, après le coucher du soleil.

Ce ne fut en tout cas que lorsque la discussion entre les deux voyageurs fut terminée qu'il se risqua à prendre la parole.

— Chère mademoiselle, dit-il à Miss Burke, j'espère que vous ne pouvez pas m'en vouloir de la ponctualité avec laquelle j'ai rempli ma mission.

Il toussa :

— Voici le télégramme que j'ai été chargé de vous remettre lors de votre nouveau passage à Marseille. La joie et la fierté avec lesquelles il m'aura été donné de me montrer digne de votre confiance, j'espère que vous n'aurez pas eu beaucoup de peine à les imaginer.

Parlant ainsi, il ne quittait pas Richter des yeux, se demandant s'il ne venait point d'outrepasser, en ce qui concernait son compatriote, les pouvoirs dont il avait été investi.

Aréthuse le rassura, de manière assez brutale d'ailleurs.

— Cher monsieur Dominique, la manière dont je vais vous répondre sera, j'espère, de nature à vous libérer de toute espèce de scrupule. C'est à vous, c'est à Louis Paggi, que je suis redevable de tant de marques d'attachement.

» Voulez-vous m'en donner une de plus, cher Dominique, c'est bien simple. Remettez à notre ami le commandant le télégramme qui m'est destiné. Il va se faire un plaisir de nous en donner lecture, et ce ne sera là de ma part qu'un bien faible témoignage de l'affection et de la reconnaissance qui vous reviennent de droit à tous deux.

Ou c'était la plus accomplie, la plus achevée des comédiennes. Ou bien encore... Il y avait toute une catégorie de leçons qu'il était absolument inutile d'attendre d'Aréthuse.

— Quelle heure est-il ? demanda-t-elle, sans transition.

— Neuf heures moins dix.

— Où peut-on trouver encore à dîner ?

— Où vous voudrez. Chez Isnard... à la brasserie de Verdun...

— Ma chambre est-elle retenue à l'hôtel de Noailles ?

— Bien entendu, chère mademoiselle. Tout à l'heure, en gagnant la gare, je m'y suis arrêté pour savoir si celle du commandant l'était également. Il nous a été répondu, avec un sourire, que le commandant comptait parmi l'un des plus vieux clients de l'hôtel.

Aréthuse eut une sorte de moue. Elle ne goûtait guère le zèle que l'on apportait aux missions dont on n'avait point été expressément chargé par elle.

— Mais bravo, cher Dominique ! fit-elle néanmoins. Comment serai-je jamais assez reconnaissante au commandant de m'avoir permis de vous connaître ? Ce ne sont pas là, vous le savez, cadeaux que l'on risque de rencontrer à tous les chemins.

Ils commencèrent par se rendre à l'hôtel de Noailles, afin d'y déposer leurs bagages et y prendre possession de leurs chambres.

Aréthuse fit signe au commandant et à Gromanti de l'accompagner dans la sienne.

— Avant d'aller retenir nos couverts chez Isnard ou à la brasserie de Verdun, dit-elle à ses compagnons, n'estimez-vous pas que nous souperions de façon un peu plus tranquille si notre cher commandant commençait par nous donner lecture du télégramme qui m'est destiné et qui doit lui peser terriblement tout de même ?

Richter sourit.

— Je n'osais pas prendre l'initiative de semblable proposition, mais j'avoue qu'elle me semble on ne peut plus naturelle.

— Y a-t-il pour moi, par-dessus le marché, dit Aréthuse, meilleure manière d'établir que je n'ai pas à dissimuler grand-chose ?

— Il me semble qu'il ne saurait y en avoir, en effet.

— Bien ! Maintenant, pour le cas où nous désirerions ne pas retarder indéfiniment l'heure de nous mettre à table, peut-être le moment est-il venu d'avoir enfin connaissance de ce fameux télégramme. Sans chercher à passer pour une sorcière, j'ai comme idée qu'il doit venir de Naples, et avoir pour signataire un de mes amis de là-bas, quelqu'un du nom de Giovanni par exemple ?

— Très exactement, dit Richter, qui n'avait pas l'air outre mesure surpris par ce nom de Giovanni.

— Quant à son libellé... Ici, c'est peut-être plus délicat. On peut tout de même supposer qu'il consiste à conseiller à Miss Burke, c'est-à-dire à moi, de ne point me conformer à l'itinéraire que j'avais primitivement adopté. Me rendant en Syrie, et ayant fait choix du *Pierre Loti*, qui m'aurait déposé à Alexandrette, on me signale comme préférable, à tous égards, le paquebot *Lamartine*, qui me déposera directement à Beyrouth. Peut-être est-ce un piège ? À vérifier. Je voudrais savoir ce que le commandant Richter en pense.

— Il en pense, répondit l'interpellé, que de toute façon l'ami qui a pris sur lui de donner à Miss Burke un tel conseil ne s'est pas engagé à la légère.

— Encore faudrait-il qu'il nous soit possible maintenant de changer pour nous de paquebot.

Richter allait prendre la parole, mais ce fut Gromanti qui le devança.

— Vous savez, dit-il, et c'est la moindre des choses, que je suis à votre disposition pour que soient dès demain matin retenues sur le *Lamartine*, à votre nom, des cabines similaires à celles qui vous avaient été réservées sur le *Pierre Loti*.

En fin de compte, ce fut Aréthuse qui tira la conclusion du débat.

— Puisque, dit-elle, grâce à vous, cher Dominique, tout doit être demain conclu selon nos désirs, je ne vois pas pourquoi nous ajournerions davantage le moment d'entamer notre repas. J'avoue en effet que j'ai une de ces faims !...

Les heures qu'ils vécurent cette nuit-là elle et lui furent telles qu'ils n'auraient pu sans doute en revivre de semblables. Richter n'avait plus rien à craindre d'une Aréthuse qui ne lui paraissait plus destinée et décidée qu'à parachever son bonheur.

Il dut, hélas ! la quitter assez tôt pour passer à la Compagnie des Messageries Maritimes et sur le *Lamartine*. Il tenait à vérifier si leurs places étaient bien arrêtées à bord de ce paquebot.

L'esprit tranquille de ce côté, il regagna sans se hâter l'hôtel de Noailles. Une surprise plus que désagréable l'y attendait.

— Ayez l'amabilité, dit-il au portier, de prévenir Miss Burke que je suis de retour et que je l'attends en bas.

— Il n'y a personne dans la chambre de Miss Burke, mon commandant, répondit celui-ci, après avoir téléphoné.

— Ce n'est pas possible. Elle a dû aller faire une course. Je monte chez elle. Prévenez-la, au cas où elle viendrait à rentrer.

Charles Richter avait certes agi de la manière la plus raisonnable en se rendant directement, sans plus tarder, chez Miss Burke. Ce fut en effet dans sa chambre qu'il la trouva, mais dans quel état, la pauvre enfant, incapable, bien entendu, de répondre au moindre appel téléphonique. Rien n'était plus contracté, plus douloureux que le visage d'Aréthuse. Richter n'eut pas à faire de grands efforts pour comprendre. Un journal du matin, *Le Petit Provençal*, était déployé sur ses genoux. Le commandant y découvrit, sans se donner non plus beaucoup de peine, le passage par lequel le drame n'avait pas pu ne pas être déclenché.

Naples, 22 octobre.

C'est un des membres les plus en vue de l'aristocratie napolitaine qui vient, en des conditions particulièrement mystérieuses, d'être trouvé mort à son domicile. Il s'agit du comte Astolfio Giovanni. Si son assassinat ne fait de doute pour personne, il reste à en élucider les circonstances. Nous tiendrons nos lecteurs au courant du déroulement de l'enquête.

— Pauvre Astolfio ! murmura Aréthuse.

En même temps, elle se signa.

— Écoute bien, et n'oublie jamais, dit-elle en serrant le bras de Charles. Tant qu'il n'aura pas été vengé, il y aura dans les étreintes qui finiront bien par nous unir toi et moi quelque chose dont ni toi ni moi-même n'auront le droit d'être tout à fait fiers. Jure-moi que tu me comprends et que tu feras de ton mieux pour m'aider à abréger ces heures-là.

De la manière la plus simple du monde, Charles tendit à la comtesse de Venasco une main dont Aréthuse s'empara pour l'embrasser éperdument.

— Et maintenant, sans plus tarder, ordonna-t-elle, rendons-nous à bord du *Lamartine*, où je serais surprise que du travail ne nous attendît pas tous deux.

Du travail, certes, mais qui somme toute, n'allait offrir pour eux rien de terrifiant. Il allait s'agir d'abord de retrouver au bar du paquebot le cher Dominique Gromanti, avec qui rendez-vous avait été pris la veille au soir.

Richter et Gromanti furent les premiers à se rencontrer.

— A-t-elle lu les quotidiens de ce matin ? demanda aussitôt Dominique au commandant.

— S'imaginer le contraire serait bien mal la connaître ! se contenta de répondre Charles.

— Et vous n'avez pas réussi à les lui escamoter préventivement ?

— On voit, dit Richter froidement, que vous ne connaissez pas très bien ni depuis très longtemps Miss Burke. Sachez une chose : c'est qu'elle avait lu *Le Petit Provençal* avant moi.

Gromanti eut une moue.

— Je n'ai pas l'impression, commandant, que ce soit une tâche très commode qui s'annonce pour nous. Mais voici notre comtesse !

Dominique commença par baiser avec une galanterie infinie la main que lui tendait Aréthuse.

Celle-ci avait récupéré, en apparence du moins, tout son calme.

— Avez-vous lu, demanda-t-elle, dans la presse de ce matin, la mention de l'assassinat de ce gentilhomme napolitain ?

— C'était mon métier, et je n'y ai pas manqué, répondit Gromanti.

— Votre conclusion, alors, quelle est-elle ?

L'intendant toussa.

— Il m'est difficile de formuler une réponse pertinente. Mais, si j'osais vous poser une question ?

— Osez ! Osez, je vous en supplie !

— Vous allez séjourner en Syrie. Procurez-moi votre adresse là-bas.

Il ajouta :

— Je crois pouvoir vous affirmer que ni vous, ni même le commandant, ne serez mécontents de celles que je vais vous laisser en échange.

V

Sostrate Gnidien passait sa vie dans la contemplation des étoiles. Alexandrie d'Égypte une fois atteinte et dépassée, un nouvel essaim commença à apparaître au commandant Richter, en même temps qu'à Aréthuse, son énigmatique compagne, six jours après leur départ de Marseille. Dès lors, les rivages de Syrie n'allaient plus tarder de s'offrir de nouveau à eux, trophées étranges, trophées singuliers dont ni l'un ni l'autre ne s'était encore, jusqu'alors, particulièrement préoccupé.

Fille, donc, de la comtesse de Venasco et du commodore Burke qui, tous les deux, avaient laissé leur vie dans le sombre et terrible drame dont elle avait juré que leur mémoire ne sortirait point sans être vengée, Aréthuse, au prénom rempli de mystère, était douée de tous les dons que nécessitait ce ténébreux projet de vengeance. Si extraordinaire que cela pût paraître, ce ne fut point l'île éponyme d'Ortygie qu'elle commença par choisir pour le réaliser.

Lien qui devait les unir, elle et lui, plus que tous les autres, ce fut le même jour qu'Aréthuse et Charles connurent Ortygie. Le tutoiement presque spontané qui s'ensuivit ne devait plus susciter chez eux une surprise qui automatiquement avait cessé d'être de mise. Elle ne devait plus continuer à être que pour les étrangers un véritable sujet d'étonnement.

Et puis, les jours passent si vite qu'il serait vain de rechercher l'empreinte des noms qu'ils laissent derrière eux.

N'empêche qu'au cours de cette matinée tout embaumée d'Alexandrie, Richter tint à commencer par passer au cercle Mohammed Ali. Les traces de son premier séjour n'y étaient peut-être pas encore effacées. Lui était-il loisible de soupçonner qu'il pût en être autrement de celles d'Aréthuse qui devaient, si sa mémoire était bonne, remonter elles aussi tout au plus à quelques années ?

En dépit des relations qu'il avait su nouer dans le Proche-Orient, et qui le liaient par exemple à des hommes d'État tels que Son Excellence Fahkry Pacha, membre du club Mohammed Ali, comment Charles aurait-il supposé que celui-ci en particulier continuait à conserver de lui un souvenir flatteur ? C'était pourtant cet éminent personnage, « Excellence » aux sens les plus profonds du terme et non par la seule vertu de son titre officiel, qui lui avait toujours prodigué toutes les amabilités. C'était avec lui, ainsi qu'avec Aréthuse, que Richter, qui avait pour habitude de voir les choses de loin, avait projeté ce jour-là de déjeuner.

Charles n'en éprouva pas moins quelque étonnement lorsque la jeune fille, mise en présence du haut diplomate égyptien, n'en éprouva, elle, pas plus de surprise que s'ils s'étaient quittés la veille.

— Quelle bonne idée a eue là le commandant, ma très chère !

— J'aurais eu la même beaucoup plus tôt, si j'avais pu seulement soupçonner que vous vous connaissiez.

Une personnalité aussi rompue aux arcanes des chancelleries que Fahkry Pacha devait y regarder à deux fois avant de se laisser poser la moindre question. Et puis il y

avait la présence du commandant Richter qui n'était pas faite pour faciliter les choses. Que pouvaient finalement avoir à se dire ce Français, cet Égyptien, cette Anglo-Italienne ? Qui des trois, finalement, allait avoir à faire les premiers pas ? Que ce fût Aréthuse n'eût pu que paraître tout naturel aux deux hommes. Aucun des deux n'aurait songé à s'en méfier. Elle avait cette sorte de courage qui n'appartient au bout du compte qu'aux femmes. N'ayant d'ailleurs à peu près rien à perdre dans la bagarre, elle avait au contraire tout à y gagner.

— Après avoir, poursuivit Aréthuse, grâce au commandant, eu l'ineffable faveur de vous retrouver, vais-je encore avoir celle, toujours grâce à lui, de regagner l'ami et le conseiller le plus fidèle ?

Fahkry Pacha hocha la tête avec gravité.

— Mademoiselle, ou plutôt, si vous le voulez bien, infiniment chère mademoiselle, faut-il vous redire dans quelle estime je tiens le commandant ?

— Je le sais. Je sais, grâce au ciel, je sais surtout la chance que j'ai eue de le conserver.

Aréthuse accompagna ces paroles d'un geste tout ensemble charmant et enfantin. Elle envoya un baiser à Richter.

« — Eh bien, reprit Fahkry Pacha, plus ému qu'il n'eut voulu le laisser paraître, eh bien donc, j'estime, très précieuse amie, que toutes les discussions à votre sujet devront, sans tarder davantage, être précédées d'un échange de vues aussi précis que possible entre le commandant et vous.

— Ce sera à la fois un honneur pour moi et un bonheur pour elle ! dit Charles Richter s'inclinant devant Aréthuse.

— Comment vous remercierais-je suffisamment, se borna à dire celle-ci.

— Nous remercier ? murmura Fahkry Pacha assez plaisamment. Attention ! Veillons à ne pas aller trop vite. Il n'y aura qu'une manière de nous prouver votre gratitude, trop obligeante mademoiselle. Ce sera de vous considérer comme engagée par les décisions que nous allons être conduits à prendre en votre nom.

Elle eut un rire rempli d'émotion.

— Si vous croyez que c'est là une manière de me faire peur ! dit-elle.

— Il y a, poursuivit Fahkry Pacha imperturbable, le cas où le commandant et moi nous ne tomberions pas d'accord. Mais il est permis d'écarter sans tarder cette supposition. À quelle heure votre paquebot, le *Lamartine*, n'est-ce pas, doit-il ce soir lever l'ancre ?

— À six heures.

— Nous sommes aujourd'hui lundi. Je suis assez libre ces temps-ci. Si je monte ce soir sur le *Lamartine*, accepteriez-vous de déjeuner avec moi tous les deux à Beyrouth, à l'hôtel Saint-Georges ? Il me semble qu'ainsi seront soigneusement ménagées toutes occasions de réflexion.

Miss Burke éleva une main quelque peu tremblante. Pourquoi ne se serait-on point senti par avance ému des paroles qu'elle était sur le point de prononcer ? Rien n'aurait au contraire pu laisser prévoir qu'elles seraient de la banalité

la plus déconcertante. Elle devait avoir certainement ses raisons pour s'exprimer de la sorte.

— Ainsi, c'est entendu, Excellence, dit-elle à Fahkry Pacha, nous voilà donc doublement vos invités, le commandant Richter et moi, mercredi prochain à Beyrouth, à l'hôtel Saint-Georges, et aujourd'hui lundi, au cercle Mohammed Ali, à Alexandrie où nous allons avoir au moins la possibilité de déjeuner tranquilles. Qu'en pensez-vous ?

— Oui, dit Fahkry Pacha, assez vertement, la possibilité de déjeuner tranquilles, et aussi celle de mettre au point, le commandant et moi, un certain nombre de questions dont il doit être autant que moi impatient de vous voir débarrassée sans délai. Est-ce que j'exprime, cher commandant, à peu près votre manière de voir ?

— On ne peut mieux, Excellence ! répondit Richter, avec une sorte de sourire amer et douloureux.

— On ne peut mieux, en ce qui me concerne ! dit Aréthuse.

— À merveille, alors ! Ensuite, si vous me le permettez, accordez-moi quelques instants d'entretien avec le commissaire de bord, afin qu'il me fasse avoir, sur le *Lamartine*, la cabine que j'ai prévue pour ce soir. Et puis après, sans tarder davantage, en route, si vous le voulez bien, pour le cercle Mohammed Ali !

Le paquebot des Messageries Maritimes qui reliait Alexandrie et Beyrouth opérait d'ordinaire en ligne directe. Mais il était écrit qu'au cours de ce voyage rien ne se passerait comme lors des autres. Le *Lamartine*, chargé de ce ser-

vice, dut faire à Haïfa une escale sans grande importance, puisque le soir du même jour il avait déjà repris la mer, n'arrivant à Beyrouth que le lendemain matin, avec seulement quelques heures de retard.

Le matin de ce jour-là, l'aube venait à peine de naître que le commandant Richter sortit, gagna le pont supérieur d'où il put à loisir contempler les neiges du mont Sannin, toujours semblables, à s'y méprendre, à une corbeille de roses.

Regagnant sa cabine, il ne manqua pas, bien entendu, de rencontrer Aréthuse, qui sortait déjà de la sienne. Ils rirent tous les deux, ayant l'air de s'être donné le mot.

— Voilà, dit Richter, une rencontre qui n'est certes pas préméditée, et qui ne sera peut-être pas inutile. Hier soir, en effet, en nous quittant, nous n'ayons même pas pris la peine de décider de ce qu'allait être une journée où nous allons avoir tout de même, toi et moi, pas mal de résolutions importantes à prendre.

— Tu as mille fois raison, dit Aréthuse. Nous continuons à nous conduire toi et moi comme si...

— Comme si jamais nous ne devions plus nous séparer l'un de l'autre, et Dieu sait pourtant qu'un monde d'ennemis est ligué contre nous !

Ils se turent quelques minutes tous les deux. Ce fut le commandant qui reprit la parole.

— Puis-je, demanda-t-il, te faire une proposition ?

— Je t'en supplie.

— Nous allons, ce matin, avant de déjeuner au Saint-Georges, téléphoner à nos amis de Chtaura. Désires-tu que ce soit toi ou moi ?

— Peu importe.

— Je ne demande pas mieux que de prendre les devants. Je leur annoncerai ma prochaine arrivée. Je leur ferai en même temps prévoir la tienne. Ils vont être un peu surpris, j'imagine.

— Je voudrais qu'ils le soient davantage encore, dit Aréthuse avec élan. Et si tu me permets de t'en donner la preuve, la voilà !

En même temps, elle avait saisi Richter dans ses bras, étreinte qui ne fut pas sans causer quelque émoi au jeune matelot qui se trouvait chargé du service de la passerelle, ce matin-là. Ils se demandaient elle et lui comment ils avaient pu faire pour vivre si longtemps dans cette ville sans que l'occasion leur fût offerte de s'y rencontrer, mais aucun des deux ne se décidait à exprimer la question.

Finalement, il fallut que ce fût Fahkry Pacha qui prît sur lui-même de mettre tout le monde d'accord.

— Alors, si vous le voulez bien, trancha-t-il, je vous propose de nous retrouver à midi, à l'hôtel Saint-Georges.

Il ajouta :

— Je présume que, d'ici là, vous devez avoir un certain nombre de courses à faire. À tout à l'heure, donc.

Il disposait personnellement de la calèche du Consulat d'Égypte. Mais il ne jugea digne ni d'eux ni de lui, de la mettre à leur discrétion. Ils en furent quittes pour avoir re-

cours à un mode de locomotion du pays. Il était dix heures du matin. Ils avaient donc toute une partie de la matinée à employer à leur guise.

— Veux-tu que nous nous fassions porter à l'hôtel Bassoul ? proposa Charles à Aréthuse.

— Pourquoi pas ? répondit sans tarder celle-ci. C'est chez Bassoul, figure-toi, il va y avoir, hélas, pas mal de temps, que j'ai passé ma première nuit à Beyrouth. En outre, où pourrait-on être mieux pour téléphoner à Chtaura ?

C'était exact. Les Bassoul de Beyrouth étaient parents de ceux de Chtaura. Par surcroît, on y apprenait toujours quelques nouvelles, aussi bien sur les troupes d'occupation que sur les gens du pays, de sorte que, mon Dieu, avec tant soit peu d'imagination...

— On ne peut pas dire que la ville ait beaucoup changé.

— Pour cela, non ! Ne trouves-tu pas que ce serait d'ailleurs déplorable ?

Charles se tut. Il avait à répondre au salut de la sentinelle du cercle militaire, occupée elle-même pour l'instant à lui rendre les honneurs.

— Eh bien, tu peux te vanter d'être en train d'intriguer de bien braves gens.

C'était de Rose et de Michel Massabki qu'il s'agissait. Le commandant Richter venait de leur téléphoner à Chtaura, leur annonçant pour bientôt leur venue, celle de Miss Burke et la sienne. Il n'avait pas exagéré. La nouvelle avait produit plus que son effet.

— Je suis sûr, poursuivit Charles, ayant abandonné le téléphone, que l'on ne va plus parler maintenant, de Zahlé à Baalbeck, que de notre prochaine arrivée.

Elle le considérait d'une manière singulière. C'était un de ces silences qui rendent obligatoires les questions.

— Tu te tais ? interrogea-t-il. À quoi songes-tu ? Y a-t-il quelque chose qui t'inquiète ? Réponds-moi ! Réponds-moi, au moins !

Elle eut le sourire le plus tendre.

— Te répondre ? murmura-t-elle. Mais quoi, je te le demande ? Que te dire, sinon la joie, sinon la fierté que je peux avoir à être à toi, tout simplement, en ta possession ?

On ne fait vraiment pas tout ce que l'on veut, dans la vie : fiers de leur indépendance l'un et l'autre, la matinée de leur arrivée à Beyrouth à peine achevée, Aréthuse et Charles étaient déjà en train de se demander s'ils n'allaient pas très vite cesser d'être libres. En tout cas, cette liberté, ils avaient déjà compris qu'il allait leur falloir une lutte de tous les instants pour la sauvegarder.

Les choses ne traînèrent point. À peine étaient-ils arrivés dans le hall du Saint-Georges qu'ils y trouvèrent Fahkry Pacha, qui les attendait.

— Nous ne sommes pas en retard, que je sache ? dit Charles Richter, déjà inquiet.

— Non, certes ! Mais voilà ce que c'est que d'être un homme aussi sollicité que vous ! En retard ? Non ! Que je vous avertisse sans plus attendre tout de même... Vous avez

des amis qui savent déjà que j'ai voyagé avec vous, et même que nous déjeunons ensemble. Je n'ai pu faire autrement que de les inviter tous les deux. Vous connaissez leurs noms, le lieutenant Deleuze et le capitaine Gasser.

— Et alors ?

— Et alors, mettez-vous à ma place. Ils nous ont invités eux-mêmes pour ce soir, ainsi que Miss Burke. Tout dépend d'elle, ainsi que vous voyez, à l'heure actuelle. Mais je sais d'avance que, connaissant ces deux officiers comme ils affirment être connus d'elle, elle ne dira certainement pas non.

— Tout dépend d'elle ! répéta Richter, sur un ton assez rogue.

Aréthuse éclata de rire.

— C'est donc à moi qu'appartient finalement, si je comprends bien, dit-elle, l'aimable rôle d'empêcheuse de danser en rond. Eh bien, soyez tranquille, monsieur l'Ambassadeur ! Soyez tranquille, cher commandant, j'accepte donc l'invitation de ces messieurs pour ce soir. Mais que ce soit à une condition. Devant quitter Beyrouth demain matin d'assez bonne heure, j'entends ce soir me coucher d'assez bonne heure également. Voulez-vous d'avance m'assurer que personne n'y verra d'obstacle.

Les autres invités de Fakhry Pacha arrivaient. Il fut permis à Aréthuse d'avoir avec Richter une dernière minute d'entretien.

— Tâchons de nous ménager, lui murmura-t-elle, d'ici à ce soir quelques instants de conversation.

— Je n'attends que cela.

— Eh bien, rendez-vous ce soir, chez Bassoul, à quatre heures et demie.

— J'y serai, ô ma bien-aimée.

— Ces instants, nous ne les aurons pas trop mal mérités, n'est-ce pas ?

Dès lors, ils n'eurent plus qu'à être à la joie qui leur était prodiguée à l'un et à l'autre, sans la moindre ombre de réticence.

— Eh bien, dit le capitaine Gasser, le déjeuner s'achevant, qu'a pu devenir votre adorable invitée, monsieur l'Ambassadeur ? De quelle façon, sans indiscretion, s'y est-elle prise pour disparaître de manière aussi soudaine ?

— J'ai une méthode, répondit Fahkry Pacha, avec sa gravité habituelle. Cette méthode consiste à ne point demander d'explication aux amis qui veulent bien consentir à venir s'asseoir à ma table. Le capitaine Gasser n'est certainement pas d'un avis différent.

— Vous voulez sans nul doute plaisanter, Excellence. Je suis au contraire confus d'avoir soulevé une telle question. De même que l'exquise Miss Burke, de même que notre cher commandant Richter, de quoi aurions-nous à nous préoccuper, sinon de notre vénéré ambassadeur Fahkry Pacha, à la santé de qui, sans plus tarder, je vous demande de boire ?

Aussitôt, les coupes de champagne furent, une fois de plus, heurtées les unes contre les autres. Le lieutenant Deleuze en profita pour prendre à part le capitaine Gasser.

— Si je ne devais pas trop vous importuner, mon capitaine...

— Du tout. Eh bien ?

— Tout à l'heure, quand nous allons partir, je serais heureux...

— De quoi ?

— Je suis à peine depuis six mois dans le pays, et en conséquence il est des choses...

— Parlez ! Lesquelles ?

— Des choses auxquelles, évidemment, je sens trop bien que je ne comprends rien !

Gasser haussa les épaules en feignant la pitié.

— Ne vous en faites pas, dit-il, plaisamment bourru. Cela viendra tout naturellement.

Ils avaient donc, elle et lui, passé une bonne partie de l'après-midi chez Bassoul, à dresser leurs plans de campagne pour les jours qui allaient venir.

— Qu'y a-t-il ? demanda Richter à Aréthuse. Tu as l'air de songer à tout autre chose qu'à notre conversation.

— Tu ne te trompes guère. Je me demande pourquoi, ce soir, nous n'irions pas dîner à l'Académie, tout bonnement.

Il sursauta :

— À l'Académie ? Où as-tu l'esprit ? As-tu oublié que nous avons accepté de dîner au Cercle des Officiers, invités par mes camarades ? Crois-tu que la situation dans laquelle nous nous trouvons nous permette de nous livrer à des excentricités de ce genre ?

— D'accord, fit-elle, avec une moue. Tu ne m'en accorderas pas moins...

— Que veux-tu que je t'accorde ?

— Ne jamais faire ce qui nous convient, c'est bien désagréable. Ce n'est tout de même pas une vie.

Il avait rarement ri d'aussi bon cœur.

— Nous sommes d'accord, ma petite fille bien-aimée... Maintenant, je vais te faire une promesse, une promesse qui sans délai va être suivie de sa réalisation... Avant de nous rendre tout à l'heure au Cercle, rien ne va nous empêcher d'aller prendre un cocktail chez ton ami le marquis de Biollis. Cela te convient-il ?

Elle secoua la tête.

— Il ne faudrait pas tout de même, dit-elle, que l'on finisse par me faire passer pour une sorte d'empoisonneuse. Je m'engage sans retard à te donner la preuve du contraire. Veux-tu ?

— Donne-la, bien que ce soit, à mes yeux, absolument inutile, je te le jure.

— Qui peut jamais savoir ? Eh bien, si, ce soir, au Cercle, le consul d'Italie figure au nombre des invités de tes amis, dès à présent, je m'engage...

— Tu t'engages à quoi ? Tu me fais frémir.

— Oh ! à le gifler, tout simplement. Ce n'est pas compliqué, comme tu vois.

— Gente dame, messire commandant, vous ne serez pas étonnés de me voir vous saluer sur cette robuste terre phénicienne, où il ne vous reste plus qu'à prendre possession des places qui vous ont été réservées.

Fleuri comme il l'était, le langage du marquis de Biollis n'avait rien qui pût déplaire à Aréthuse, ni, par ricochet, à Charles Richter.

— Hélas, cher ami ! dit ce dernier, vous ne nous en voudrez pas, ce soir, de ne pas être des vôtres. Vous ne nous en voudrez pas si nous vous affirmons, Miss Burke et moi, et vous le savez mieux que personne, qu'il n'y a là que partie remise.

— Vous êtes trop peu soucieux de vous-mêmes pour que je n'en sois pas persuadé, dit le marquis, plus grand seigneur que jamais. On ne fait pas toujours tout ce que l'on veut dans la vie, à qui le dites-vous ? Enfin, vous voilà, l'exquise Mademoiselle Aréthuse et vous, et je mentirais si j'osais vous dire qu'en ce qui me concerne c'est l'essentiel. Que pourrais-je avoir la joie et l'honneur de vous offrir ? Sera-ce un banal whisky ? Un perroquet à l'orange ? Un peu haut en couleur peut-être. Ou bien, alors, une simple mouche de Milan au sirop ? Et alors, très cher commandant ? Après avoir fréquenté le désert si longtemps, j'espère, nous espérons tous que vous allez vous consacrer un peu à Beyrouth. Quant à notre exquisite, à notre délicieuse Miss Burke, nous savons, grâce au ciel, que le choix de sa résidence dépend désormais uniquement d'elle. Il ne manquerait plus, n'est-ce pas, qu'elle ne soit point maîtresse exclusive du choix de l'endroit qui lui plaira. Ses amis de l'Académie se contenteront d'émettre le vœu qu'elle ne les

oublie pas trop souvent. Mais qu'en dites-vous ? Trouvez-vous, Excellence, ma prétention excessive ?

— Vous oublier ? commença assez sèchement Aréthuse. Vous en ai-je donné sérieusement l'impression ? N'être débarquée à Beyrouth que ce matin, et me trouver déjà parmi vous.

— J'estime en effet qu'il faudrait être bien exigeant pour ne pas se déclarer satisfait.

C'était un homme d'assez belle prestance qui avait parlé, et qui allait trouver en Richter un appui assez inattendu.

— Je suis, dit Charles, absolument de l'avis de monsieur.

Et il désignait l'étranger, qui était sur le point de gagner la porte.

— À ce propos, ajouta-t-il à mi-voix, qui est ce monsieur ? Je n'ai pas l'impression de l'avoir déjà rencontré chez vous, bien que me flattant de posséder une assez bonne mémoire.

— Je suis dans le même cas, dit Aréthuse. De toute façon, même s'il s'agit de nous donner raison, je ne raffole pas des gens qui s'arrogent le droit de nous adresser la parole. Si nous étions appelés à nous rencontrer de nouveau ici, est-ce que vous ne pourriez point, cher monsieur de Biollis, nous dire tout au moins le nom de ce personnage.

Le client mystérieux était déjà dans la rue. Le marquis eut la prudence de commencer par s'en assurer. Puis, un doigt sur les lèvres :

— Son nom ? Figurez-vous que je ne le connais pas encore, car il vient tout juste d'arriver à Beyrouth. Quant à son honorabilité, rien de plus aisé que de vous rassurer à cet égard, lorsque je vous aurai dit qu'il s'agit tout simplement du nouveau consul d'Italie.

Le consul d'Italie, ni Richter, ni Aréthuse ne mirent longtemps à avoir l'occasion de le prendre à partie. Peut-être convient-il d'abord d'indiquer la situation à Beyrouth du Cercle militaire. Il longe la Méditerranée à l'endroit qui porte le nom d'avenue des Français. Que l'on se rende chez le marquis de Biollis, ou que l'on en sorte, passer devant la résidence du diplomate constitue une obligation.

La façon dont le commandant engagea la conversation fut en son genre un modèle de brièveté.

— Je vous serai reconnaissant de m'appeler monsieur ! commença-t-il, chaque fois que vous aurez l'occasion de m'adresser la parole.

Et il ajouta :

— De même que je vous saurai gré d'appeler mademoiselle Miss Burke, que voici, et que vous n'êtes pas sans connaître, j'imagine. Elle se trouve absolument dans le même cas que moi, forcée, veux-je dire, de voir des gens se mêler de ce qui ne les regarde pas.

Aréthuse eut un haussement d'épaules de dédain.

— Quant à moi, se borna-t-elle à dire, ce que vient d'avancer le commandant n'est malheureusement que trop

exact. Un regrettable concours de circonstances me contrainst à vivre, monsieur le Consul, au milieu de gens qui ont cessé de m'intéresser depuis longtemps. Au cas où vous souhaiteriez me voir vous fournir des renseignements complémentaires à cet égard, je suis à votre disposition, mais pour un temps limité, bien entendu.

Ce fut donc de cette manière assez glaciale qu'Aréthuse et le consul d'Italie prirent congé. Quant à Richter, la question ne se posait maintenant pour lui que sous un aspect bien différent. Il était lié par un engagement dont il lui était impossible de minimiser le sérieux.

« Apprenant ton arrivée à Beyrouth, j'aurais été désolé de ne pas réussir à te joindre aujourd'hui même. Dès que nous nous serons rencontrés, tu seras d'accord avec moi pour reconnaître que le jeu en vaut la chandelle. »

On voudra bien admettre que Richter ne pouvait pas ne point attribuer à cette lettre toute son importance, dès qu'il aura été précisé qu'elle émanait du colonel Arnaud, son camarade de promotion, auquel le liaient des sentiments qui ne pouvaient que l'inféoder à Aréthuse. Comment d'ailleurs eussent-ils été désunis par tout ce qui, au contraire, ne pouvait contribuer qu'à les unir davantage ?

Il fallait l'avouer, tout de même. Il y avait cette lacune qu'ils avaient l'un et l'autre pour tâche de commencer par combler. Mettre d'abord Aréthuse au courant ! Elle n'aurait plus par la suite le moindre prétexte de prétendre qu'on aurait pu songer à lui cacher, un seul instant, la vérité.

Mettre Aréthuse au courant ! Oui, mais de quoi ? Richter le savait-il au juste lui-même ? Les événements n'allaient-ils pas se charger de les tirer eux-mêmes d'affaire, ainsi que cela arrive si fréquemment ?

Ce fut le colonel Arnaud qui, à brûle-pourpoint, posa au commandant Richter la question que voici :

— Est-il prématuré, mon cher, de te féliciter du festival offert demain soir, à Chtaura, en ton honneur, chez nos amis Massabki ?

— Tu en es toi-même libre, mon cher, se borna à répondre Richter, avec un sourire un peu pâle.

— Je profiterai donc de cette permission, qui ne me privera pas, je l'espère, de celle de t'embrasser, utilisée d'ailleurs par moi à plusieurs reprises, n'est-ce pas ?

Une voix frêle et charmante s'était élevée.

— On désirerait savoir si les femmes se verront exclues d'autorisations de ce genre ?

Ce fut Richter, plus ému probablement qu'il ne l'avait jamais été, qui se chargea, en avançant Arnaud, de donner lui-même la réponse.

— En fait d'autorisation, dit-il, c'est moi qui devrais solliciter celle de passer le reste de ma vie à remercier. Oui, veuille ma destinée être telle que je puisse m'en acquitter !

La nuit était déjà fort avancée. Il y avait un grand moment qu'Aréthuse avait regagné l'hôtel Bassoul. On peut imaginer que Richter l'y avait bientôt rejointe. L'aube main-

tenant, une aube merveilleuse d'automne, n'allait sans doute plus mettre très longtemps à enneiger les plus proches cimes du Sannin.

— Nous n'aurons pas beaucoup dormi cette nuit ! dit Arnaud.

— Guère, il est vrai ! dit Richter.

— En as-tu tellement éprouvé le besoin ? demanda Arnaud, après avoir étouffé un bâillement.

Richter eut aussi un bâillement.

— Tout de même ! Tiens, sais-tu ce qu'il y a de remarquable chez Aréthuse ? Y as-tu réfléchi ?

— Dis toujours.

— Eh bien, c'est la manière dont elle parvient à s'imposer aux événements. Tu as dû finir par t'apercevoir que je ne dois pas être, en fin de compte, sans certaines qualités, pour me les reconnaître.

— Je mentirais si je te disais non.

— Et moi, je te dirai que je mentirais, dans le cas contraire. La partie que nous allons engager, il faut, tu le sais sans nul doute, qu'aussi bien que nous, n'est-ce pas, elle en soit digne.

Richter eut un sifflement.

— Digne ? Elle le sera, dit-il. Autrement, tu as bien compris que j'aimerais mieux ne pas m'en mêler.

— Alors, êtes-vous prêts à partir, oui ou non ?

— Prêts ? Qui vous a dit que nous ne l'étions pas, chère beauté ?

C'était Aréthuse qui venait, dans l'aurore éclatante, de surgir sur la terrasse.

— Alors, nous n'avons plus qu'à nous mettre en route.

— Est-ce que quelqu'un vous a jamais dit le contraire, chère chérie ?

VI

— Il s'agirait tout de même d'une chose, dit Richter.

— De laquelle ? demanda Aréthuse.

— Sais-tu exactement avec quels êtres nous sommes désormais à peu près condamnés à vivre ?

Elle sourit.

— Je crois, dit-elle, que j'y parviendrai sans trop de peine. Veux-tu que nous commençons tout de suite ?

— Je ne demande que cela.

— Eh bien, l'essentiel est que nous nous rendions compte que nous sommes toi et moi menés par des événements qui nous dominent beaucoup plus que... Mais, au préalable, que désire le colonel Arnaud ?

C'était lui qui assumait la direction de l'automobile dans laquelle Richter et Aréthuse avaient pris place, et qui venait de quitter Beyrouth à destination de Chtaura. Un de leurs camarades, le commandant Roche, avait obtenu d'eux l'autorisation de participer à leur voyage. Aimable compagnon, également apprécié de tous, il habitait le Cercle militaire, où il avait été convenu la veille au soir qu'on irait le prendre ; ce qui venait en effet d'avoir lieu. Il était huit heures du matin. Désormais, c'était à Chtaura seulement, ainsi qu'il était prévu, que l'on devait s'arrêter.

Roche, il est vrai, se tenait rarement pour battu.

— Que diriez-vous d'une petite halte ? proposa-t-il. À Souk el-Garb, tenez, par exemple, histoire de voir comment le père Nasser aura employé ses écus de l'été.

Aréthuse ne fit pas à sa proposition un accueil antipathique.

Arnaud, lui, en revanche, ne fut pas loin de se fâcher lorsque le même Roche suggéra de renouveler à Saufar une expérience identique.

À propos de cette édition électronique

Texte libre de droits.

Corrections, édition, conversion informatique et publication par le groupe :

Ebooks libres et gratuits

<https://groups.google.com/g/ebooksgratuits>

Adresse du site web du groupe :

<https://www.ebooksgratuits.com/>

—

Mai 2024

—

– Élaboration de ce livre électronique :

Les membres de *Ebooks libres et gratuits* qui ont participé à l'élaboration de ce livre, sont : YvetteT, PatriceC, FlorenceP, Cool-micro.

– Dispositions :

Les livres que nous mettons à votre disposition, sont des textes libres de droits, que vous pouvez utiliser librement, à une fin non commerciale et non professionnelle. Tout lien vers notre site est bienvenu...

– Qualité :

Les textes sont livrés tels quels sans garantie de leur intégrité parfaite par rapport à l'original. Nous rappelons que c'est un travail d'amateurs non rétribués et que nous essayons de promouvoir la culture littéraire avec de maigres moyens.

Votre aide est la bienvenue !

**VOUS POUVEZ NOUS AIDER À FAIRE CONNAÎTRE CES
CLASSIQUES LITTÉRAIRES.**